

## Ce roman est protégé par les droits d'auteur

### Bi-moche, retour à Marseille

#### Chapitre de 1 à 5

Jacques-Henri Martin

#### Chapitre 1 : Les Pierres Plates...

Qu'est-ce que je fais là ? Qu'est-ce que je fiche là ou, pire, qu'est-ce que je fous là, devrais-je dire si mon éducation ne me l'interdisait pas ? Même à presque cinquante ans, les principes inculqués par mes parents sont comme une chape de plomb sur mes épaules. On n'échappe pas à son éducation. La mienne ne fut pas sévère mais stricte, très stricte. Quand je vois ce qui se passe aujourd'hui, je me dis que mon époque est bien révolue. Je ne suis pas à ma place. Je n'ai rien à faire ici et pourtant j'y suis. Je n'aurais jamais dû lire ce journal ; je n'aurais jamais dû le prendre entre mes mains. Et quand bien même... Pourquoi avoir sauté dans un TGV ce matin ? Depuis que je suis arrivée sur l'esplanade de La Tourette, au bout du Vieux-Port, je me pose sans cesse cette question : pourquoi être venue ? Oui, pourquoi ? Qu'est-ce qui m'a pris, ce vendredi matin, de me rendre sur le parvis de l'église Saint-Laurent ? Je fais le pied de grue ici depuis un quart d'heure et j'attends quoi ? Ce qui va se passer dans cette église ne me concerne pas ! Ou plus ! Il y a tellement longtemps... Prescription. Oui, c'est ça... On dit : il y a prescription ! Les gens qui vont prendre place devant l'autel sont devenus des étrangers pour moi. Tous des étrangers ! Ma présence est inopportune. Je suis une intruse, indésirable pour cette cérémonie. Alors ? Maintenant, que je suis persuadée d'avoir fait une erreur, que je suis convaincue que d'avoir parcouru huit cents kilomètres est la plus grande bêtise de l'année, pourquoi rester ? Il me suffit de reprendre le chemin de la gare Saint-Charles, de changer mon billet et de regagner mon domicile douillet à Paris, Square Montsouris. Retrouver mon cocon, mes voisins, mes amis, mon train-train quotidien : voilà ce qu'il faut que je fasse. Il me faut partir et vite ! Encore une fois, sans ce journal, trouvé, avant-hier, sur la banquette de la ligne 6, j'aurais tout ignoré de ce qui va se passer dans cette église. Je n'ai plus beaucoup de temps ; l'heure tourne... Et pourtant je ne peux pas me résoudre à prendre la poudre d'escampette. Ils ne vont pas tarder à arriver et je suis plantée sur cette esplanade sans me décider. Que faire ? Si je ne peux (veux ?) pas fuir avant que la famille ne débarque en nombre, il me faut entrer dans Saint-Laurent et me cacher au fond. Et mes jambes qui n'ont la moindre envie de bouger. Un santon ! Un *santibelli* comme on dit ici ! J'ai beau être parisienne d'adoption, ma culture marseillaise n'est pas effacée. Mon esprit dit "file, tout de suite et loin d'ici" et mon corps ne répond pas. Je suis paralysée ! Je ne crois pas que ce soit le spectacle qui s'offre à mes yeux qui est la cause de mon inertie. Non, sûrement pas. Bon, depuis des années je n'ai plus

contemplé le Vieux-Port de ce site unique, dominant la passe, mais quand même, pourquoi cette absence de réaction ? Face à Notre-Dame-de-La-Garde, quelques dizaines de mètres au-dessus de l'eau, le panorama est toujours aussi superbe. Je dois me rendre à l'évidence : il existe d'autres raisons, autrement plus sérieuses, que les couleurs éclatantes d'un jour de fin de *Mistral* ou que ce voilier tirant des bords entre les deux forts qui me condamnent à rester là.

En admirant ce voilier, je me suis mise à sourire car entrer dans le Vieux-Port à la voile était la manœuvre préférée de Luc et de ses copains de prépa lorsqu'ils empruntaient le bateau d'un de leurs pères. De préférence, celui dont la voilure et le nombre de pieds étaient les plus impressionnants ! Fiers de leur audace, ils avaient le sentiment d'être de vrais marins et espéraient la reconnaissance d'un public clairsemé, flânant sur les quais, dans l'indifférence totale de leurs manœuvres.

Ce n'est pas non plus le contraste des bleus, azur et cobalt, du ciel et de la mer, ni les travaux pharaoniques autour du fort Saint-Jean pour Marseille 2013 qui me retiennent là, les mains agrippées à la rambarde comme à une bouée de sauvetage. Pas plus, le flot de touristes se promenant jusqu'au bout du quai. C'est une surprise pour moi qui ai quitté cette ville depuis plus de vingt ans, d'y rencontrer pêle-mêle des italiens, des espagnols, des anglo-saxons et même des asiatiques. A mon époque, les rares étrangers qui s'étaient perdus dans ma ville étaient considérés comme des parisiens et, grâce à ce statut, étaient si bien arnaqués qu'ils n'y remettaient jamais plus les pieds. Non ! Marseille en ce temps-là n'attirait personne ! Cela avait aussi un bon côté : on restait tranquilles entre nous. A nouveau, mon sourire refléurit en me rendant compte que j'ai pensé *avé l'accent* : on restait tranquilles entre nous ! Maintenant c'est *cafi* de touristes !

En contrebas, de l'autre côté de la chaussée, les deux bâtiments des consignes sanitaires datant du XVIII<sup>e</sup> m'expédient dans mon propre passé. En fixant ces bâtisses allongées en bord de quai qui auraient pu être belles si elles avaient été seulement ravalées, mon esprit se met à dériver.

Ce n'est pas le moment mais les souvenirs affluent en masse et je ne peux les contenir.

Pour fêter mon passage au lycée, ma mère avait demandé à Luc de m'accompagner au cinéma. De tout temps, j'ai été une bonne élève : pas la première mais, en permanence, dans le peloton de tête quel que soit la classe ou les études entreprises. A vingt-sept ans, j'ai eu en poche mon diplôme de médecin du travail sans avoir jamais doublé. Peut-être aussi que mes choix ont été dictés par mes capacités mais n'est-ce pas la voix de la sagesse ! Ne pas entreprendre quelque chose qui ne soit pas dans mes cordes est un principe qui me convient très bien. Or donc, en cette chaude après-midi de juillet, je pouvais élire le film que je souhaitais, bien sûr dans la limite de ce qui était autorisé pour une petite fille, et mon frère devait s'incliner. Le hic était que je n'étais pas une fanatique des salles obscures ! Mais alors, pas fanatique du tout ! D'abord, sans trop l'avouer, j'avais un peu peur du noir et ensuite, en matière de film, je n'avais aucun goût précis, aucune envie particulière. Je n'aimais pas le cinéma ! Je préférais les livres. C'est toujours le cas : je préfère un bon livre à un film. Aussi ma culture cinématographique

n'est pas très grande. Je suis incapable de citer plus de deux ou trois films tournés par celle avec qui j'aurais, paraît-il, une si grande ressemblance.

Quant à ma mère, je crois qu'elle n'a jamais su ce que j'aimais ou pas. Avec le temps, je ne lui en veux pas de n'avoir pas connu sa fille. Je lui en veux de bien des choses mais pas de ça. Enfin, je ne sais pas ! On imagine toujours que l'on a pardonné et l'inconscient garde en mémoire la blessure. On peut vivre à côté mais pas ensemble : c'est ainsi que cela c'est passé avec ma mère ! Mon frère, se doutant du peu d'intérêt que je portais à ce royal cadeau, me proposa d'aller, en cachette, prendre un bain aux *Pierres Plates* ! Depuis le début du mois régnait sur la ville une canicule – un peu comme aujourd'hui – qui ne pouvait que faire apprécier la trempette. Nous habitons la Blancarde et les escapades à la mer n'étaient pas chose courante surtout depuis que notre père n'était plus là. Je crois bien d'ailleurs que, depuis trois ans qu'il nous avait quittés, nous n'étions plus allés au bord de l'eau. Depuis son décès brutal, nous n'entreprenions plus rien. Nous restions cloîtrés et notre mère se lamentait. Drôle d'ambiance pour deux enfants ! Ni Luc ni moi ne souhaitions qu'elle se mette à danser la gigue ou qu'elle prenne un amant mais il y avait des limites et Madeleine ne les connaissait pas ! Elle pleurait son époux et oubliait ses enfants.

Ce jour-là, Madeleine avait décidé que nous irions au cinéma et nous, nous avons choisi de désobéir ! Nous, deux enfants de quinze et onze ans ! C'était osé ! Était-ce la première fois que nous enfreignions la loi maternelle ? Je ne m'en souviens pas mais cela nous parut, à ce moment-là, tout à fait naturel. Je pense même que nous n'avions pas considéré ce changement de plan comme un acte grave de désobéissance. Pour nous deux, car je suis certaine que Luc, aussi, était dans le même état d'esprit, bien que nous n'en ayons jamais reparlé depuis – et pour cause – il ne s'agissait que d'une banale cachotterie ! Bref tout était bien dans le meilleur des mondes et comme pour cautionner notre délit, Luc décida d'embarquer dans l'aventure deux de ses copains, Arthur et Jean. J'ai gardé peu de souvenirs concernant Jean mais je me rappelle qu'Arthur était impressionnant ! A quinze ans, il mesurait, au bas mot, un mètre quatre-vingt et développait une musculature de lutteur de foire. Il était poilu comme un homme et il se vantait de se raser tous les deux jours ! Je soupçonne Luc d'en avoir fait son ami pour qu'il prenne sa défense en cas d'affrontement car mon très cher frère n'était pas extrêmement courageux. A-t-il changé depuis ? Je l'ignore mais, avec le temps, les traits de caractère ne se métamorphosent pas du tout au tout. En échange de la protection physique, je présume que Luc devait lui fournir une aide scolaire. D'après ce que je savais Arthur n'était pas très futé alors que mon frère était un élève doué. Luc est sorti de *Polytechnique* dans la botte et a fait, par la suite, une brillante carrière à la tête de plusieurs boîtes de renommée mondiale. J'ai pu suivre, de loin en loin, des pans de sa vie professionnelle à travers certains articles de revues économiques que lisait feu mon époux, Adrien.

Nous sommes donc partis en bus avec nos serviettes sans l'autorisation de nos parents respectifs. Si les uns ou les autres avaient su où nous allions, notre matricule en aurait pris un sacré coup. Et pas que notre matricule ! Aux allées Léon Gambetta, nous avons changé de bus pour descendre sur le Vieux-Port. A 15 heures, sous un soleil terrible, peu

de gens circulaient sur le quai de la mairie. Il faisait très, très chaud. Le *Mistral* n'avait plus soufflé depuis au moins trois semaines et l'air plombé avait des relents de goudron. Nous avons gagné les consignes sanitaires où Luc se crut autorisé à faire son malin. Nous étions en nage.

Devant la plaque commémorative, il nous fit signe de stopper et se mit à jouer les professeurs :

— Bande d'ignares ! Vous ne pouvez pas passer devant ces bâtiments sans en connaître l'origine !

Et là-dessus, il enchaîna avec un galimatias dans lequel il mêla de vagues connaissances sur la peste noire et des anecdotes sorties tout droit de son imagination fertile. Il avait dû voir traîner récemment quelques lignes sur le sujet et voulait nous en mettre plein la vue. Ses copains et moi sommes restés imperméables à son discours. Nous n'avions qu'une hâte : aller plonger dans la grande bleue !

Pour montrer qu'il avait suivi son mentor, Arthur demanda :

— C'est quoi la peste ?

— La peste est une maladie contagieuse... Puis Luc, s'arrêta car il avait compris que nous nous moquions royalement de ce qu'était la peste et tout en souriant, il me montra du doigt et ajouta en direction des garçons :

— Vous la voyez, elle ?

— ...

— Ben c'est ça la peste. C'est ma petite peste, et il s'esclaffa.

Les deux autres ne comprenant rien à cette hilarité et ne voulant pas être de reste, éclatèrent de rire comme deux imbéciles qu'ils étaient.

Luc n'avait pas voulu me blesser ; je crois même que cette réflexion, à ses yeux, était affectueuse. Il m'aimait bien, j'en suis certaine et moi, j'avais pour lui, une admiration sans borne. Il était le plus beau, le plus intelligent des frères. Pour rien au monde je n'aurais voulu en changer. A cet âge, j'étais même convaincue que je finirais par me marier avec lui.

Je ne savais pas que cela ne se faisait pas entre frère et sœur !

Néanmoins, il m'avait chagrinée : "ma petite peste" fut le premier surnom dont il m'affubla. D'autres suivraient ; tous plutôt tendres et non mal intentionnés mais, ce jour-là, en quittant les consignes sanitaires, je faisais la tête !

Des années plus tard, à l'occasion de lectures, j'ai pu en apprendre plus sur le rôle de ces consignes. Rôle pas très glorieux, d'ailleurs, puisqu'elles laissèrent se répandre à partir d'un navire *Le Grand Saint Antoine* la peste noire qui décima la moitié de la population de la ville et toucha toute l'Europe ! Luc ignorait tout ceci. Il avait mis un point final à son cours d'histoire par ce trait d'humour déplacé et nous avons repris notre expédition.

Nous avons contourné le fort Saint-Jean par le bord de mer en empruntant ce qui devait être un ancien chemin de ronde. Enfin, couverts de sueur, nous sommes arrivés aux *Pierres Plates*. Le miracle de ce coin, c'est qu'après avoir franchi les quelques mètres qui contournent la tour, on quitte brutalement la ville pour se trouver sur des rochers en bordure de mer avec le large pour horizon. Trouver une place ne fut pas très difficile. En dehors de quelques irréductibles adeptes du bronzage, les marseillais, en général, en ce

temps-là, préféraient venir se baigner plus tard dans l'après-midi. Le pique-nique du soir, au bord de l'eau était très prisé. En fait, à part un curieux pêcheur, il n'y avait personne à moins de trente mètres de l'endroit où nous avons posé nos serviettes. L'homme devait avoir dans les cinquante ans environ. Sa calvitie absolument pas camouflée par une mèche noire gominée, enroulée sur le sommet du crâne, et le sourire édenté qu'il affichait en permanence, lui donnait l'air d'un parfait idiot. Il portait un short bien trop large et une chemise sale ouverte sur une bedaine velue. Comble de répulsion, à chaque fois qu'il bougeait, son service trois pièces tentait de voir le jour par l'entrejambe béant de son caleçon douteux. Ce fut la première fois de mon existence que je pus discerner ce qui différenciait un homme d'une femme et le spectacle, si saisissant qu'il fût, ne me transporta pas d'aise ! Je ne dis pas que plus tard... Mais ce jour-là : non ! Mon jeune âge, les conditions, le tableau présenté firent que cette initiation dans la différenciation sexuelle fut un total échec.

Ce n'était pas la répugnance que ce bonhomme pouvait causer qui en faisait une curiosité – en tous les cas pas pour moi – mais bien sa manière de pêcher !

Il n'avait pas de canne ni de moulinet. Son fil de nylon était entouré autour de son index droit. L'extrémité distale de sa ligne comportait un bouchon rouge, un petit plomb et un hameçon sur lequel était embrochée une arapède délestée de sa coquille. Certains minots, issus de milieux modestes et n'ayant pas de quoi se payer le moindre matériel, pêchaient ainsi et parfois, avec bonheur. C'est du moins ce que nous a appris Jean qui était, avec son grand frère, un habitué de la pêche du bord de l'eau. Ils arrivaient à sortir des petits poissons pour la soupe : girelles, vieilles, etc. Tout ceci n'aurait pas attiré notre attention si cet étrange bonhomme était resté sur son rocher mais il ne tenait pas en place. Il jetait sa ligne à quatre ou cinq mètres puis, sans attendre, la remontait à toute allure, sautait sur un autre rocher et recommençait la manœuvre.

Ses sauts de cabri accompagnés de ses brefs lancers entraînent une bordée de moqueries de la part des trois garçons sur le thème : « Vé, regarde ce couillon ! S'il croit sortir un seul poisson comme ça ! »

Au bout d'un moment, lassés de ce spectacle ridicule nous nous sommes baignés d'autant plus volontiers que nous avons dépassé les trois heures fatidiques de digestion ! A cette époque, la légende qui voulait que la baignade soit très dangereuse dans les trois heures suivant un repas, avait la vie dure chez les adultes. Il est curieux de constater que ce jour-là nous avons enfreint toutes les lois parentales à l'exclusion de celle-ci. Partir en ville sans être accompagnés et projeter de se jeter dans la grande bleue sans surveillance : oui, mais tremper, ne serait-ce qu'un orteil, avant que le délai imposé par la voix populaire ne soit écoulé : non ! Ni les garçons ni moi, nous n'avons trouvé que ce délai d'attente était absurde !

La mer était chaude et, bien que sachant nager très correctement, je ne me suis pas éloignée du bord. De toute façon, Luc me l'aurait défendu ! Je faisais quelques brasses et prenais pied sur un rocher en faisant très attention de ne pas marcher sur un oursin. La clarté de l'eau facilitait grandement mes repérages ; je n'avais pas besoin de masque ou de mettre ma tête sous l'eau pour voir les épines menaçantes. Heureusement car j'ai toujours eu des difficultés à garder les yeux ouverts dans l'eau, surtout dans l'eau salée !

Les garçons, pour démontrer leurs viriles qualités, s'étaient éloignés du bord en direction de l'autre rive où domine le palais du Pharo. Pas trop loin, tout de même, car la passe est dangereuse. L'important trafic des bateaux qui entrent et sortent du Vieux-Port est à l'origine de l'interdiction formelle de baignade aux *Pierres Plates*. Dans toutes les générations de marseillais on trouve des gosses et même des adultes qui ont piqué une tête ici et, à ma connaissance, personne ne s'est fait réprimander ou verbaliser par un représentant de la loi. C'est ainsi : c'est interdit mais tout le monde pratique et personne n'est pris !

Il y a quelques années lorsqu'avec mon mari Adrien nous assistions à un dîner select place des Vosges, la maîtresse de maison, la quarantaine triomphante, imaginant peut-être que ma présence portait ombrage à sa beauté avait tenté de me défier :

— Je crois que vous êtes originaire de Marseille ?

Nous étions quatre couples, assis autour d'une gigantesque table Art Déco, dans un séjour de plus de cinquante mètres carrés, avec plafond lambrissé à trois mètres au-dessus de nos têtes. Quatre fenêtres, à petits carreaux donnaient sur la place des Vosges, déserte en cette fin décembre vers laquelle, de temps en temps, je jetais un regard. Quand nous étions arrivés, quelques flocons tombaient et il me tardait de sortir pour voir si la neige avait tenu. J'imaginai la place avec ses arbres, ses fontaines, sa statue équestre de Louis XIII entourée des bâtisses à arcades du XVII<sup>e</sup> de deux étages en briques rouges avec toiture d'ardoise bleue, sous une couche blanche immaculée : ce devait être magnifique ! Nous avons été reçus dans le séjour, entièrement repensé par un décorateur italien. Les meubles peints à la main qui envahissaient ce lieu et les toiles de maîtres à la mode qui couvraient les murs me donnaient le vertige. Tout cet étalage de luxe et d'argent était à vomir et annihilait toute admiration pour l'une de ces œuvres. Trop, c'était trop ! Je n'aimais pas ! Mais, alors, pas du tout ! J'imagine que les autres pièces étaient du même acabit mais comme nous n'avions pas été invités à les visiter, je ne peux que supposer.

C'est au dessert que la maîtresse de maison m'avait provoquée :

— Je crois que vous êtes originaire de Marseille ?

Le ton était dédaigneux. Marseille a si mauvaise réputation ! En général, mes rivales portaient le fer sur mon physique et ma fameuse ressemblance avec cette actrice dont elles feignaient d'oublier le nom ! Parfois c'était notre quartier, le quatorzième qui était la cible de leurs piques. C'était la première fois que l'on m'attaquait à propos de mes origines. Alors, mon pauvre Adrien qui, avec ses soixante ans, était bien plus sage que moi m'avait fixé des yeux comme pour me dire : « Laisse tomber ; tu es plus intelligente et mille fois plus belle qu'elle ! »

Je pense que la tablée se réjouissait déjà du combat de deux jeunes femelles resplendissantes.

J'avais suivi le conseil oculaire de mon époux d'autant plus volontiers que, compte tenu de l'intérêt de la conversation, je commençais à regretter de l'avoir forcé à accepter cette invitation. Malgré sa fortune et sa position sociale, il n'était pas mondain et ne sortait que pour me faire plaisir. J'étais encore fascinée par son milieu, lui en avait horreur ! Il devait

s’imaginer que notre différence d’âge impliquait de sa part des concessions et il attendait patiemment que je me lasse de ces sorties.

J’avais donc répondu :

— Absolument !

Sans autre commentaire !

Déçue par mon manque de réactivité, elle avait poursuivi :

— Et vous êtes-vous baignée aux *Pierres Plates* ?

Comment connaissait-elle ce lieu ?

— Bien sûr, comme tous les marseillais !

En prononçant ces mots, ce n’est pas le souvenir de la baignade de mes onze ans mais celui de celles partagées, plus tard, avec Kevin qui m’avait assaillie, contrairement à aujourd’hui.

La mémoire est bizarre et vous joue de ces tours !

— Et, avez-vous fait la traversée jusqu’au Pharo ?

Décidément sa connaissance des coutumes marseillaises était bien grande.

Mon non laconique dut plaire à Adrien qui aurait bien aimé intervenir. Elle ne lui en avait pas laissé l’occasion déblatérant sur ces sales petits voyous, qui bravant tous les interdits cherchent à traverser à la nage l’entrée du Vieux-Port au risque de créer de graves accidents. Et de rajouter que la population marseillaise ne méritait pas un site aussi exceptionnel ! Je dois me rendre à l’évidence que sa description du palais du Pharo, dominant la mer, bâti sous Napoléon III afin que l’impératrice Eugénie ait une demeure d’été, les pieds dans l’eau, m’avait laissée sur les fesses. J’ai été tentée de lui rétorquer : « Et comment connaissez-vous si bien Marseille ? » mais par amour pour Adrien, je m’étais tue.

Et en partant, j’avais été extrêmement déçue car la neige n’avait pas tenu ! La place des Vosges était recouverte d’une bouillie qui m’avait glacé les pieds et abîmé irrémédiablement mes souliers neufs.

A onze ans on se fichait pas mal d’Eugénie et de son palais.

Je suis sortie de l’eau avant les garçons, frissonnante et la pulpe des doigts fripée. Je me suis assise sur un rocher plat. J’ai mis ma serviette sur mes épaules. La chaleur que le rocher avait emmagasinée toute la journée a diffusé, à partir de mes fesses, dans tout mon corps. Cette sensation était plus qu’agréable et m’a fait frissonner. C’est la première fois de ma vie que j’ai senti entre mes cuisses autre chose qu’un robinet à pipi. Les garçons poursuivaient leurs jeux idiots, tentant de se faire boire la tasse les uns les autres. Bien sûr, Arthur était le plus doué. Pendant ce temps, le pêcheur solitaire poursuivait inlassablement ses lancers et ses sauts. A un moment donné, il s’est assis près de moi et, posant sa main sur ma cuisse dénudée, dans un grand sourire édenté, a balbutié :

— L’était bon le bain ?

Sa main était gluante de crasse, ses ongles crochus et noirs. Son haleine puait ! J’ai une bonne mémoire des odeurs et je sais maintenant à quoi rattacher ces remugles putrides : aux relents de sinus infectés ! Dans mon job, j’ai côtoyé quantité de personnes, malades

ou pas, et, avec l'habitude, j'ai pu discerner les différentes effluves qu'émettent les individus : la pire est celle des sinus infectés.

Par réflexe, ma tête s'est détournée et il est probable que le dégoût devait se lire sur mon visage.

Ce fut l'instant où Luc sortait de l'eau. Voyant ma mine et la main du type, il s'est mis à hurler :

— Il pelote ma sœur !

Je me suis toujours demandée ce qu'avait signifié l'attitude du bonhomme. Sur le moment, je n'y ai vu aucun geste déplacé ; j'ai considéré cette main posée sur ma cuisse comme étant la conséquence d'un comportement amical. Même maintenant, je suis bien en peine de pouvoir dire s'il s'agissait d'une banale marque d'affection prodiguée par un simple d'esprit ou de l'approche sournoise d'un pervers en mal d'excitation ! Voulait-il, tout bonnement, être gentil ou voulait-il palper une petite fille ? Caresse ou attouchement ? Où était la frontière ?

En tant que médecin du travail en entreprise, lorsque j'exerçais encore, j'ai eu parfois des confidences d'employées qui se posaient ce type de question au sujet d'un (ou d'une) supérieur hiérarchique. En l'absence d'acte patent, je suis toujours restée très prudente.

Pour notre pêcheur y avait-il doute ?

Si oui, il n'en a pas bénéficié, cette après-midi-là. Luc a crié :

— A moi, Jean, Arthur ! Il pelote ma sœur ! A moi Arthur, bordel !

Ce dernier n'était pas très loin. Il suivait, comme un toutou, son maître, Luc.

— Bordel de merde, je vais le crever ce fils de pute.

Et j'ai vu cette masse, hurlante et rouge de colère, débouler vers l'improbable couple que nous formions. Avant que je ne sente les bras humides d'Arthur, m'empoigner et me repousser loin du pêcheur, je n'avais toujours pas compris ce qui était en train de se passer. Le bonhomme non plus !

J'ai la nette sensation qu'il doit, s'il est toujours en vie, se demander encore ce qui avait bien pu traverser l'esprit de ces jeunes, ce jour-là.

Pour moi, le souvenir se résume au bruit que fait une noix de coco qui éclate sur le béton et à l'image fugace d'un visage tuméfié et ensanglanté.

Une grêle de coups s'est abattue sur le malheureux et lorsqu'il fut à terre, Jean et Luc se joignirent à Arthur pour le tabasser.

J'ai été incapable de me manifester et le lynchage a pu se dérouler sans interruption. J'aurais pu dire stop ; j'aurais pu crier : « il ne m'a rien fait ! » j'aurais pu tout arrêter et je suis restée sans réaction. Je me sens coupable. Coupable de n'être pas intervenue ! Ne pas agir, fermer les yeux, laisser aller est souvent pire que d'être l'auteur du mal. C'est du moins ce que je pense car dans la complicité passive, il existe, souvent une réflexion qui n'est pas toujours présente dans l'action. Pour moi ceux qui ne s'opposent pas sont encore plus condamnables ! Et ce jour-là je ne me suis pas opposée !

Vraisemblablement, la fatigue calmant leur fureur donna le signal de fin car l'un après l'autre ils s'arrêtèrent de frapper ce pauvre type qui ne bougeait plus depuis un certain temps.

Ils ont alors réalisé l'horreur !



A l'âge de onze ans, cette escapade à la mer m'a appris que sexualité et violence faisaient souvent bon ménage. Longtemps, je les ai crus indissociables.

J'entends des bruits de conversations derrière moi. Ils arrivent sur l'esplanade de La Tourette. Bientôt, ils seront tout près. Je n'ose pas me retourner. Pas tout de suite. Je me laisse bercer par la transe qui me replonge dans mon passé. Mon âme pleure et mon corps frémit de dégoût. Je ne me décide toujours pas.

Comment avons-nous pu en arriver là ? C'est tout à fait inconcevable. Pris séparément, chaque garçon était un modèle de gentillesse, même Arthur ou peut-être, encore plus, Arthur. Et ils s'étaient transformés en tueurs. Comment ai-je pu assister à ce massacre sans m'être interposée ? Pourquoi n'ai-je rien dit ? Pourquoi ne pas avoir crié stop ? Je suis restée muette et le résultat était là : le bonhomme gisait sur les rochers, inconscient et disloqué. Était-il mort ? Nous ne l'avons jamais su car nous avons pris la fuite dès qu'un début de prise de conscience a effleuré notre esprit malade. Je me souviens encore de cette course éperdue le long du quai de la mairie, puis de la Canebière. A chaque foulée, nous nous attendions à ce qu'une poigne musclée s'abatte sur notre épaule, à ce que mille sifflets de flics, fous de rage, rameutent toute la population, à ce que les sirènes hurlantes des voitures pie nous perforent les tympans, à ce que la foule en délire nous lynche ! Tremblants des quatre membres, nous avons sauté dans le premier bus en direction de la maison.

Je n'ai jamais revu ni Arthur ni Jean. Enfin, pour Arthur, ce n'est pas tout à fait exact mais c'est une autre histoire ! Je sais qu'avec Luc les liens avec ses amis de l'époque se sont rapidement distendus. Nous avons tellement honte. Le remords m'a taraudé toute ma vie et je suis certaine qu'il en est de même pour mon frère. Nous n'en avons jamais reparlé. Les jours suivants, j'ai essayé de trouver une trace de notre horrible méfait sur *Le Provençal* que prenait quotidiennement ma mère : en vain. Des années plus tard, j'ai mis à contribution un ami de Kevin, flic à l'*Évêché*, pour qu'il se mette en quête d'une agression, commise par des voyous, à laquelle j'avais, soi-disant, assisté de loin. Ces recherches furent un total fiasco. Rien, aucun indice. Les quelques fois où, plus tard et jamais de mon propre gré, j'ai remis les pieds aux *Pierres Plates* l'image de ce corps inerte et tuméfié s'emparait de mon âme pour ne plus me lâcher des jours et des jours, des nuits et des nuits. Cela me valut même de la part de Kevin une première crise de jalousie. C'était le temps de l'amour fou, de la jeunesse, des relations débridées. Notre passion l'un pour l'autre nous entraînait à faire l'amour à tout moment, à chaque instant de liberté. Par une belle journée d'été, malgré mon aversion je l'ai suivi aux *Pierres Plates*. Mal m'en prit puisque, dès le chemin de ronde franchi, le fantôme du pêcheur me posséda, ne laissant plus la moindre place pour Kevin pendant un temps qui lui parut suspect. Je fus incapable de faire l'amour avec lui au cours des quinze jours au moins qui suivirent notre baignade et, comble de tout, je n'ai pas réussi à trouver le moindre prétexte, la moindre excuse pour justifier ce manquement ! Je crois que ce fut pour lui le début de la fin.

Les voix se font de plus en plus nombreuses sur l'esplanade de La Tourette. Il faut que je me décide : entrer ou fuir ! Il est temps. Je n'ose pas me retourner. Et si quelqu'un me reconnaissait ? Je suis stupide ! Qui le pourrait ? Serait-ce possible ? Je ne le crois pas. Je vais faire demi-tour et affronter les regards de ceux qui sont déjà là. De toute façon, la famille proche n'est sûrement pas arrivée. Quant aux autres, je ne les ai jamais rencontrés ! Je ne risque rien. Mon allure est neutre. Passe-partout. Personne ne me remarquera. J'ai des grosses lunettes noires qui camouflent une partie de mon visage et j'ai revêtu un ensemble léger, pantalon et veste, gris perle en lin. Depuis peu, je me suis fait teindre en blonde ; cela, paraît-il adoucit les traits d'une bientôt cinquantenaire et puis, ainsi, l'étrange ressemblance est moins évidente. Je peux me fondre dans la foule sans problème.

En cette fin août, il fait si chaud ! La matinée n'est pas terminée et la température doit déjà avoisiner les trente degrés. Si j'étais plus jeune et moins guindée, j'aurais volontiers piqué une tête aux *Pierres Plates*. Qui sait si le fantôme du pêcheur m'y attend toujours ? Je me décide. Je lâche la rambarde et me retourne. Fin du spectacle du Vieux-Port ! Mon regard englobe l'esplanade avec son bronze représentant un montreur d'oursons, les escaliers et Saint-Laurent. Une vingtaine de personnes stationne là ! Un rapide coup d'œil me confirme ce que j'imaginai : je ne connais personne ! Je contourne la statue. Drôle d'idée d'avoir implanté sur ce site maritime, face à Notre-Dame-de-La-Garde, un montreur d'oursons ! C'est tout à fait anachronique ! Le sculpteur devait être dans les petits papiers des édiles ! J'ai l'impression d'avoir vu, il y a longtemps, cette statue ailleurs en ville. Devant la Bourse ? Peu importe, je ne dois pas m'attacher à des détails. Je traverse, grimpe les escaliers et pousse la porte de l'église ou je descends sur le port et je file à la gare ? C'est le moment du choix.

J'entre dans Saint-Laurent.

Il fait frais.

## Chapitre 2 : Saint-Laurent...

« Voyant les foules, Jésus gravit la montagne, et quand il fut assis, ses disciples s'approchèrent de lui.

Et prenant la parole, il les enseignait en disant :

*Heureux ceux qui ont une âme de pauvre, car le royaume des cieux est à eux.*

*Heureux les doux, car ils posséderont la terre.*

*Heureux les affligés, car ils seront consolés.*

*Heureux les affamés et assoiffés de la justice, car ils seront rassasiés... »*

Le même texte ! C'est le même texte qu'ils ont choisi. Et d'ailleurs qui a choisi ? Ce serait intéressant de le savoir. Sûrement pas Luc ! C'est pas possible. Il n'y a aucune raison que ce soit lui. Les autres ne l'auraient pas permis même s'il l'avait voulu. A-t-il eu le droit un jour, chez eux, d'émettre un avis ? Ce serait étonnant. Il a été le témoin de tout ce qui s'est passé et, au bout du compte, un témoin plutôt indésirable. Si dès le début, lui aussi avait disparu de la circulation – mais c'était mal connaître Luc – les autres, ceux qui sont ici, ne s'en seraient pas offusqués. Je suis certaine qu'ils n'ont jamais souhaité du mal à Luc mais c'est mon frère et comme tel... Pour eux, il porte en lui une part de responsabilité. Pour la famille, il n'a pas su, à cette époque, me convaincre. S'ils savaient qu'il n'a pas essayé, que je ne lui ai même pas donné l'occasion. Que pouvait-il faire ? Pauvre Luc ! Au milieu de cette tempête !

Peu importe : le texte est le même ! Je n'ai aucun doute là-dessus car, c'est au moment où le père Ambroise avait prononcé cette phrase : *Heureux les affamés de justice, car ils seront rassasiés...* qu'elle s'était tournée vers moi et avait grommelé :

— Mais tu ne pleures pas, Juliette ?

Car pour elle j'étais Juliette ! Pas mon cœur, mon ange, ma biche, ma chérie, mon chat, ma fille ! Non : Juliette ! Pas de doux nom comme toutes les mères savent dire ou inventer... Non : Juliette ! Voilà pourquoi pour moi elle est Madeleine et qu'elle le restera. Bien entendu je disais maman quand il fallait l'appeler mais quand je parlais d'elle, quand je pensais à elle c'était : Madeleine.

Même maintenant, lorsque j'appelle *Les Palombières* pour prendre de ses nouvelles, je dis à son infirmière :

— Comment va Madeleine, aujourd'hui ?

Car ils l'ont mise en institution spécialisée et ils ont bien fait. En vieillissant, Madeleine, atteinte de la maladie d'Alzheimer, a dû devenir encore plus insupportable qu'elle ne l'était. Personne ne peut prendre en charge à domicile, sans être aidé, une personne touchée par cette maladie. Et encore ! Je reste convaincue que ces malades ne peuvent être suivis que dans des établissements spécialisés. J'ai su par le plus grand des hasards que Madeleine était aux *Palombières*. Il se trouve que la directrice est une amie de collège et de lycée, une amie de longue date, une des rares – la seule, en fait – avec laquelle j'ai conservé quelques liens. Au moins par téléphone. Nous devons bien nous

appeler deux à trois fois par an ! Nous nous racontons nos vies. Je ne suis pas persuadée que l'une retienne quoique ce soit des récits de l'autre mais cela nous fait du bien de nous épancher.

Il y a huit mois environ, un coup de fil de Geneviève m'avait alerté :

— Sais-tu qui est chez moi depuis une semaine ?

— Comment voudrais-tu que je le sache, je suis à Paris et ton établissement se trouve à Allauch ? Je ne suis plus descendue dans le Midi depuis au moins dix ans !

— Ça, je le sais ! Je n'ai plus vu ta tête depuis... Je ne sais plus quand ! Tu ne descends pas et, lorsque je monte à Paris – rarement, c'est vrai – tu n'es pas disponible. Je me demande, si en vieillissant, tu ressembles toujours autant à l'autre. Enfin, c'est pas le sujet ! Le sujet c'est Madeleine ! Ta mère, c'est ta mère qui est pensionnaire chez nous.

Je dois avouer que j'avais reçu un choc. Je ne savais plus ce qu'était devenue Madeleine depuis tant d'années, voilà que ma meilleure copine m'apprenait qu'elle était toujours vivante, et qu'elle était atteinte d'une maladie incurable qui lui bouffait le cerveau. Geneviève avait poursuivi en me donnant les coordonnées de l'infirmière qui allait prendre soin d'elle.

Voilà pourquoi je téléphone une fois par semaine ; plus par devoir que par tendresse. Et encore, par devoir, je n'en suis pas certaine. Si je veux être honnête avec moi-même je fais ceci par rapport à Geneviève de façon à ce que l'on ne puisse pas dire : l'amie de la patronne ne prend jamais de nouvelles de sa mère. C'est par respect pour Geneviève ! L'éducation ! Toujours : l'éducation ! D'ailleurs, je me fiche de la santé de Madeleine. Je n'irai pas à son enterrement, le jour où elle cassera sa pipe. Il ne faut pas être bien sorcier pour comprendre ça. Madeleine regagnera sa dernière demeure sans moi !

« *Heureux les affamés de justice, car ils seront rassasiés...* »

— Mais tu ne pleures pas, Juliette ?

J'entends encore le timbre de sa voix. Pincé, perché, presque hystérique !

Luc avait tenté de prendre ma défense :

— Mais elle a déjà pleuré !

Comme si le chagrin se mesurait à l'émission réitérée de larmes.

Folle de rage, Madeleine s'était laissé aller à des sanglots bruyants. J'étais certaine que son comportement devait attirer l'attention de tous ; moi qui n'aspirait qu'à la discrétion. L'église était pleine de monde. Notre père était si connu et si aimé qu'une foule s'était pressée à son enterrement. Jamais tous ces gens n'auraient pu tenir dans Saint-Laurent. Madeleine, dépassée par les événements n'avait rien organisé. Mes oncles, les deux frères de papa s'étaient occupés de tout. Et ils avaient bien fait. Notre père était catholique pratiquant et ami personnel du vicaire de la paroisse du Sacré-Cœur, le père Ambroise. Avec lui, il s'occupait de catéchèse et prenait en charge des séries de conférences traitant de l'ancien et du nouveau testament. Le père Ambroise, abasourdi par le décès de notre père, avait tout naturellement proposé l'église du Sacré-Cœur pour l'absoute. Cette église de style romano-byzantin, relativement récente puisqu'érigée au début du XX<sup>e</sup> siècle, est la paroisse de la bourgeoisie marseillaise. Elle y célèbre la plupart de ses manifestations religieuses : baptême, communion, mariage, enterrement...

Saint-Laurent est bien plus petite. Eglise romano-provençale, du XII<sup>e</sup>, construite en pierre jaune de La Couronne, elle se présente comme un édifice sans transept avec trois nefs. Quand je suis entrée, par la porte latérale, l'église était vide. Je suis allée me réfugier au fond sous un grand tableau de la Vierge qui, je crois, s'intitule *L'étoile de la mer* ou quelque chose comme ça. Elle est la sainte patronne des marins marseillais qui viennent la prier une fois par an. Je suis contre le mur du fond, tout à fait à l'opposé de l'abside voutée à cinq pans où se trouve le cercueil. La famille est au premier rang. Personne n'a remarqué ma présence. Les rares qui m'ont entraperçue se sont imaginés avoir à faire à une paroissienne en mal de prières. J'avais la tête plongée dans le missel que j'avais trouvé sur ma chaise. Il était là parmi eux ; je ne l'ai pas vu mais j'ai senti sa présence. J'ai bien fait de ne pas m'enfuir : je peux assister à la cérémonie sans angoisse. Seulement une cinquantaine de personne s'est installée sur les bancs. Il reste des places vacantes. Les deux chaises à côté de moi sont libres.

Ce qui n'avait pas été le cas au Sacré-Cœur ! Bien que cette basilique soit une des plus vastes de Marseille, une bonne trentaine de personnes n'avaient pas pu prendre place à l'intérieur. Le père Ambroise avait laissé les portes grandes ouvertes pour que tous ceux qui s'entassaient sur le parvis puissent avoir l'impression de participer à la cérémonie. Avec le bruit de la circulation sur le Prado, je ne pense pas qu'ils aient pu entendre quoi que ce soit. Mais ils y étaient ! Après tout, n'était-ce pas l'essentiel ?

Le père Ambroise nous avait accueillis avec des mots très gentils et s'était adressé tout d'abord à moi, compte tenu des circonstances du décès. Je ne sais plus ce qu'il m'a dit ce jour-là. J'ai oublié les paroles mais je me souviens qu'il avait trouvé les mots justes. Madeleine en a-t-elle pris ombrage ? Le père Ambroise était un homme bon et il s'était fait un devoir de nous reconforter tous les trois : Madeleine, Luc et moi. N'a-t-elle entendu que ce qui me concernait ? Probablement, d'où le :

— Mais tu ne pleures pas, Juliette ?

Hargneux, déplacé, méchant !

Non je ne pleurais pas. Non je ne pleurais plus. J'avais pleuré toutes les larmes de mon corps. J'étais sèche ! J'étais anéantie ! J'étais écrasée ! J'étais morte ! Comment peut-on en vouloir à sa propre fille de ne plus extérioriser de façon dramatique sa peine quand elle a connu l'horreur. C'était d'un suivi psychiatrique que j'aurais eu besoin à cette époque et non des admonestations de ma mère. Si elle n'était pas capable d'affection, alors, elle n'avait qu'à se taire ! C'est ce jour que le très mince lien qui me tenait à elle s'est rompu : je n'avais pas neuf ans !

« Madeleine, à cinquante ans bientôt, je te hais toujours ! Tu es malade, la tête à l'envers, l'esprit hors de notre monde et cela m'indiffère. Je ne me sens pas coupable de cette indifférence ! Je suis seule et tu es la cause de ma solitude. Je ne pourrai jamais te pardonner. » Avoir de telles pensées dans une église ! Quelle ignominie !

Et pourtant : je ne peux pas penser autrement !

J'avais avec mon père des relations très complices. Vis-à-vis de mon frère, son attitude était différente. Il nous aimait tous les deux, Luc et moi de façon intense mais pas de la même manière. De Luc, il était très fier et avait, avec lui, des rapports pratiquement les mêmes qu'il aurait eus avec un adulte. Il lui parlait de sujets sérieux, écoutait son avis, se projetait dans l'avenir. Il savait aussi chahuter avec son fils, taper dans un ballon ou une balle de tennis comme un gamin. Avec moi, il était complètement différent. Dès ma naissance, il avait organisé son temps de travail pour le calquer sur mon rythme de vie. Il faisait mes accompagnements, d'abord à la crèche puis ensuite à l'école, aux activités sportives ou ludiques du mercredi après-midi. Tous ces moments passés ensemble resserraient nos liens. Il écoutait ma musique et m'a fait découvrir le plaisir de la lecture. Tous ces petits riens faisaient notre connivence.

Madeleine et lui, c'était une autre histoire. Je suppose qu'un grand amour avait dû les unir mais qu'avec le fil du temps la passion s'était estompée. Je suis certaine que la faute, en grande partie, en incombait à ma mère. On peut me rétorquer que cette réflexion est empreinte de parti-pris mais je ne crois pas. Père était un homme bon, aimant, droit et très croyant de surcroît. Son aura était telle qu'il était aimé de tous, hommes ou femmes. Je suppose qu'étant, de plus, bel homme pas mal de femmes de son entourage devaient être éprises de lui. Mère était jalouse, très jalouse et je suis convaincue que cette jalousie leur a pourri la vie et même lui fut fatale.

J'avais décidé en cette rentrée scolaire de faire du tennis. Mon père m'avait inscrite dans un petit club de quartier où, le mercredi après-midi, par tous les temps, un adorable moniteur avait essayé de m'apprendre les rudiments de ce sport. Au bout de six mois, n'ayant toujours pas été capable de rattraper la moindre balle, découragée et dépitée, d'autant que mes amies s'éclataient dans un cours de danse moderne, j'ai demandé à mon père de me retirer du club. Patient jusqu'à l'extrême, il a obéi mais quant à la danse, les inscriptions étant closes, il m'a conseillé d'attendre l'année suivante. Les premières semaines nous nous sommes occupés un peu au hasard entre séances de cinéma et ballades dans les calanques. Un mercredi du mois de mai, un de mes nouveaux caprices, nous a conduit au parc Borély, pour faire des tours d'*Ulysses* ! Les *Ulysses* sont – si elles existent toujours – des voitures à pédale pour adultes et adolescents. Elles peuvent être à deux ou quatre places avec le nombre équivalent de pédales entraînant une chaîne unique. Ce moyen de locomotion est adapté au parc Borély qui est plat. Seul un monticule, au bout d'une double allée de platanes, sur lequel trône le château éponyme, donne un peu de relief à cet espace vert du bord de mer. Ainsi on peut très bien effectuer des tours du jardin sans emprunter la montée vers le château, construit au XVIII<sup>ème</sup> siècle par une riche famille marseillaise et non pas, comme certains le pensent, par l'empereur en l'honneur d'Eugénie. À ma connaissance, elle n'a jamais fichu les pieds ici, pas plus que dans sa résidence d'été du Pharo ! Quant au vocable *Ulysses* d'où vient-il ? Je pense qu'*Ulysses* était soit la marque des voitures, soit l'enseigne du magasin et le parler marseillais s'est emparé de ce terme qui est devenu un nom générique un peu comme frigidaire pour réfrigérateur ! Le deuxième mercredi, j'ai sympathisé avec une fille Lisa. Lisa, comme sa mère qui l'accompagnait était aussi blonde que je suis brune. Je tiens la couleur de mes cheveux de ma mère qui était tellement brune et mate de peau qu'elle en

était noiraude. Je suppose qu'à l'heure actuelle ses cheveux ont dû blanchir ; il faudra que je m'en assure auprès de Geneviève, lors de notre prochaine discussion. La semaine suivante, nous nous sommes donné rendez-vous chez le loueur de cycles. Toute l'après-midi nous avons roulé ensemble et j'étais ravie. Mon père a trouvé la mère de Lisa sympathique et nous ne nous sommes plus quittés. Au fil des semaines, une relation amicale s'est nouée entre nos deux parents pour notre plus grand bonheur car Lisa et moi, croix de bois – croix de fer, nous étions devenues amies pour la vie. Quand je repense à Lisa, je me souviens tout juste de son prénom et de ses cheveux. En fait, j'ai tout oublié de mon amie pour la vie ! Est-ce un trait de mon caractère ? Je sais que les amitiés d'enfance sont éphémères mais ma mémoire me semble anormalement sélective. J'ai une faculté d'oubli concernant les personnes qui m'inquiète. Ne serais-je pas tout à fait normale ? A propos de Lisa, j'arrive encore maintenant à me remémorer tous les détails des événements survenus concernant mon père mais mon amie et sa mère n'y figurent qu'à l'état de fantômes. Je ne suis pas capable de les faire renaître dans mon esprit. Je les ai effacées.

Dès les premières roses, les deux adultes prirent l'habitude de nous attendre, assis sur un banc de pierre, en face de la roseraie. Lisa et moi, nous avons abandonné les *Ulysses* pour prendre des bicyclettes qui nous amenaient dans des rondes folles jusqu'à épuisement. Nous faisons la course sur les pistes du parc, nous chargions les canards autour du lac, nous foulions les pelouses avec nos bécanes malgré les interdits ! Nous dormions bien les soirs de parc Borély. J'ai évoqué une relation amicale en ce qui concernait nos parents respectifs et même, maintenant, alors que je suis devenue une adulte avertie, je le crois ! Et pas seulement parce que mon père est resté mon héros préféré, pas seulement parce que ses valeurs, sa notion de la morale lui interdisait toute incartade ; non, parce que j'y crois comme on croit en Dieu, comme on croit à la rotondité de la terre, à la gravité, à toutes ces lois qui conditionnent notre vie. Il n'y avait rien de plus entre mon père et la mère de Lisa. C'est tout ! Si j'y croyais – et j'y crois toujours – une qui n'y a jamais cru, c'est Madeleine ! Cette parenthèse dans notre ronron quotidien qu'étaient les mercredis de Borély ne dura pas longtemps. Un mois et demi, peut-être dix semaines mais sûrement pas plus.

Un soir en rentrant vers dix-huit heures de notre promenade hebdomadaire, Madeleine nous a accueillis la mine renfrognée. Madeleine est lunatique – il n'y a pas de raison que sa maladie ait changé quoique ce soit – et ses sautes d'humeur, connues de nous trois pouvaient être amorties à condition de ne pas la questionner. Il était utile et nécessaire, lors de ses crises, de boucler notre moulin à paroles. Luc, pas plus que notre père ou moi ne faisons de remarque et nous attendions l'accalmie. Nous étions des spécialistes du dos rond. Ces périodes de “tronche en biais” duraient quelques heures, voire une journée, puis tout rentrait dans l'ordre. Le jeudi, l'humeur de Madeleine fut aussi exécrationnelle que la veille. Les jours suivants aucun signe d'amélioration ne changea notre quotidien. L'atmosphère à la maison devenait insupportable. Le problème était que nous ignorions tout de l'élément déclencheur. Chacun des trois, nous cherchions en vain où, en quoi, quand nous avions fauté. Notre père nous conseillait la patience. Tout allait s'arranger ! Notre mère allait se lever un matin, tout sourire ! Ben voyons !

Le mardi soir suivant, après le repas qui s'était déroulé sans que plus de deux mots ne soient échangés, Madeleine dit, à mon père, d'un ton autoritaire :

— Pierre, il faut qu'on parle tous les deux quand ils seront allés se coucher.

Quand elle l'appelait par son prénom cela n'inaugurait rien de bien bon !

*« Heureux êtes-vous quand on vous insultera, qu'on vous persécutera, et qu'on dira faussement contre vous toute sorte d'infamie à cause de moi. Soyez dans la joie et l'allégresse, car votre récompense sera grande dans les cieux: c'est bien ainsi qu'on a persécuté les prophètes, vos devanciers »*

Le prêtre à l'allure stricte vient de terminer l'épître selon Saint Matthieu 5, 1-12. De son index, il repositionne ses lunettes.

De ce texte je ne veux retenir que :

*« Heureux les affamés de justice, car ils seront rassasiés... »*

Et j'ai faim de justice.

*« Madeleine, tu me dois justice ! »*

Si celui qui officie ici m'entendait ! Je ne sais pas si c'est un ami de la famille ou un étranger mais il dirige la cérémonie de main de maître. Elle aurait plu (ce n'est pas le terme à employer), satisfait (c'est mieux) mon père. Il est sec presque émacié. Son visage d'ascète est bouffé par des grosses lunettes en écaille démodées. Malgré son visage juvénile et son sourire permanent il a dans son aspect un je-ne-sais-trop-quoi de sévère. Il est tout-à-fait à l'aise ici ; on le sent dans ses meubles. J'ai l'impression que c'est un vieux briscard de la paroisse. Il paraît plus jeune que ce qu'il est. Rien à voir avec le père Ambroise qui était contemporain et ami de mon père. Le père Ambroise en imposait ; c'était un chanoine et il a fini dans les hautes sphères de l'évêché. Lui, me paraît être plutôt du style curé de quartier, curé actif du type à organiser des processions et autres manifestations.

L'entrée de la famille dans Saint-Laurent s'est faite au son de la cinquième de Mahler. Qui a bien pu choisir cette musique ? Mes yeux se sont remplis d'eau sans que je ne puisse me contrôler. Cette musique me prend aux tripes. Je pleure et mon cœur se serre chaque fois que je l'écoute. Il ne peut s'agir que d'une coïncidence. J'ai découvert Mahler grâce à Adrien lorsque je suis devenue madame Dumongel. Il paraît que ce nom est d'origine normande. Marseille-Paris-Rouen. Je divague... J'ai convolé avec Adrien en 2000 et je n'ai pris goût de façon romantique à ce compositeur qu'à partir de cette époque. Nulle personne présente dans cette église ne peut savoir que la cinquième de Mahler me déclenche un spleen incroyable. Ce choix est une coïncidence. Rien de plus ! Après avoir essuyé mes larmes, j'ai réussi à distinguer la famille au premier rang. Ils sont trois, un homme de la cinquantaine et deux jeunes femmes. Les autres se sont installés derrière.

Puis, il y a eu le temps de l'accueil avec un mot simple et digne du prêtre qui a précédé le rite de la lumière et le rite de la croix. Est venu maintenant le temps de la parole qui s'est ouvert sur cette épître de Matthieu. Devraient suivre les allocutions de la famille, des amis, si celles-ci sont prévues. Cela se fait de plus en plus et dans tous les milieux. Je me dresse sur la pointe des pieds pour essayer de discerner un mouvement au premier rang.



La famille est effondrée ! Tous trois se tiennent serrés par les épaules. J'aperçois en particulier les deux jeunes femmes qui me paraissent anéanties. Elles ont à peu près la même taille. Élégantes, elles sont habillées de façon similaire. L'une possède de longs et épais cheveux noir-de-geai : une magnifique crinière pour ce que je peux voir par-dessus les rangées d'épaules. Lui, il est juste derrière. J'avais bien senti sa présence dans le cortège. C'est mon sixième sens ! Il a posé ses deux mains sur les épaules de la fille à la magnifique chevelure. Il se comporte comme son soutien principal. Pourquoi ne s'est-il pas assis à côté d'elle ? L'autre ne l'aurait pas souhaité ? Quand même ; pas dans cette circonstance !

Du troisième rang se lève un jeune homme élégant, vingt-cinq ans environ. Un ami, probablement. Il se dirige vers le micro, des papiers à la main.

Mon père avait eu droit à deux véritables hommages, longs comme des discours politiques, dont je n'ai rien retenu. A la fin de la cérémonie, les Bossuet de service avaient cru bon de remettre à Madeleine, leurs textes. Je ne sais pas ce qu'elle en a fait et je m'en fiche. Mon père, je le voulais vivant !

Luc, aussi, je le sais. Plus tard, bien plus tard, quand je devais avoir seize ans environ, il m'avait fait comprendre à quel point notre père lui manquait :

— Lors de son enterrement, pendant l'absoute, tu sais, je me suis rendu compte que quelque chose en moi s'était cassé. Cassé définitivement. Un jour j'aurai une famille, des enfants ; un jour je te quitterai, je quitterai maman, pour vivre ma vie mais rien, jamais rien ne pourra le remplacer. J'ai perdu une partie de moi et je ne la retrouverai jamais. C'est comme si on m'avait coupé une main ou un pied. J'ai réalisé qu'une part de moi s'en allait, était enterrée avec lui. Ce jour-là, j'ai pris une résolution : je m'efforcerai de vivre ses valeurs. Mais ce sera une course sans fin : je n'y arriverai pas car il ne sera plus à côté de moi. Il me manque mais aussi, c'est idiot et grandiloquent, il manque à tous. On avait tous besoin de lui. Il savait si bien donner. Il nous aurait appris encore plus à aller vers l'autre car il était ainsi fait.

Et deux larmes avaient coulé sur ses joues. Je l'avais pris dans mes bras et réalisé à quel point notre père l'avait marqué et aussi à quel point son amour filial était bien moins égoïste que le mien. Moi je voulais mon père pour moi et c'est tout !

« Madeleine, qu'as-tu fait ? »

Luc, dans sa grande bonté, celle de notre père, ne te tient pas pour responsable. Moi, oui.

Nous sommes sortis de la salle à manger pour aller nous coucher, ils sont restés face à face. Après avoir fermé la porte de communication, Luc m'a prise par la main et, en me faisant signe de me taire du doigt, m'a entraînée à grand fracas de porte dans sa chambre. Là, il m'a murmuré :

— On va écouter ce qui se passe !

Et malgré ma mine effrayée m'a reconduite, en catimini, derrière la porte du séjour.

Nous avons collé notre oreille sur le bois mais ce n'était pas nécessaire. Les mots allaient nous parvenir sans problème.

Pendant quelques minutes, il ne s'est rien passé, puis notre mère d'une voix cassante a dit :

— Tu devrais aller voir s'ils se sont couchés.

Un vent de panique nous a saisis mais notre père a répondu :

— Nous avons deux bons enfants. Ils sont obéissants ; je n'ai pas besoin d'y aller. Ils sont certainement dans leur lit. Dis-moi plutôt quel est le problème ?

— Comme si tu ne le savais pas ?

— Ben, non !

Elle a hurlé :

— Tu me trompes ; voilà ce qu'il y a : tu me trompes !

Et a suivi un enchaînement de cris, de pleurs, de sanglots, de hurlements, de récriminations, de plaintes dans lequel on a cru comprendre que Madeleine accusait notre père d'avoir une liaison avec la mère de Lisa. Luc m'a regardé avec des yeux ronds et je lui ai fait signe qu'elle était folle. Notre père était au-dessus de tout soupçon. Je suis persuadé que mon frère n'a jamais cru un mot de toutes ces horreurs débitées par notre mère.

Au début notre père a tenté de lui démontrer qu'elle faisait fausse route, a essayé de se défendre mais Madeleine n'écoutait rien.

C'était une habitude chez elle : elle n'entendait rien de ce qu'on avait à lui dire. Seul comptait son propre discours. En termes d'échanges, elle était la championne du repli sur elle-même ! Au bout d'un moment, notre père s'est tu. Il l'a laissée vomir son fiel. Lorsqu'après de longues minutes, fatiguée de répéter les mêmes jérémiades, à court d'arguments, elle s'est arrêtée, il a dit calmement :

— Si tu ne me crois pas, je ne vois pas ce que je peux dire de plus. Peut-être faut-il nous séparer, au moins pour quelques temps. Prendre du recul ; réfléchir. Je crois que notre couple ne va pas très bien en ce moment. Tu me fais, en permanence, des reproches. Tu sembles ne plus me supporter. J'ai certainement des torts mais pas celui de te tromper. Il faut nous séparer...

La suite nous ne l'avons pas entendue car notre mère s'était remise à pleurer. Luc et moi, nous étions effondrés. Notre mère n'était pas celle que nous souhaitions mais la séparation de nos parents était une catastrophe. Le ciel nous tombait sur la tête ! Nous ne pouvions imaginer vivre sans l'un des deux. Aucun enfant au monde ne souhaite que ses parents divorcent ; nous ne faisons pas exception à la règle. Luc a eu la présence d'esprit de nous rapatrier vers sa chambre avant que l'un de nos parents ne sorte du séjour. Nous sommes restés là, ensemble, tous les deux, une bonne partie de la nuit, nous lamentant sur notre propre sort. Comme souvent dans ces cas-là, la pensée est égoïste. Notre réflexion récurrente portait sur notre devenir et non pas celui de nos parents. Pas de « Que va faire papa ? » ou bien de « A-t-elle beaucoup de peine ? » mais des « Ils nous abandonnent ! » Sur le matin, j'ai regagné ma chambre pour tenter de dormir quelques heures.

Après avoir tourné et viré dans mon lit, en proie à la plus grande anxiété qui soit pour une petite fille de huit ans, j'étais tombée comme une masse et vers treize heures, mon père s'était glissé dans ma chambre pour me dire :

— Je crois que tu as beaucoup dormi. Prépare-toi, nous allons sortir tous les deux mais pas de parc Borély cette semaine ! Nous irons voir les calanques. Marseilleveyre, à pied, ça ira ?

J'avais compris qu'il ne voulait pas rencontrer la mère de Lisa. Peut-être, même, ne souhaitait-il pas avoir avec elle une quelconque explication ? Préférait-il fuir que de lui avouer la véritable scène de ménage subie la veille ? Souhait-il mettre fin à leurs rencontres du mercredi ? Probablement ! Par la suite j'ai appris que les hommes et le courage ne faisaient pas toujours bon ménage !

Nous avons pris le bus des Goudes et emprunté un des nombreux chemins qui gravissait à travers le massif. Je ne pense pas que mon père avait l'intention de m'amener jusqu'aux calanques. Il savait pertinemment qu'à mon âge, j'en étais incapable. A mon avis, son but était de me conduire devant un merveilleux site afin de me parler de choses pas très agréables à entendre. S'imaginait-il qu'ainsi le traumatisme serait moins rude ?

Depuis notre départ, mon père n'avait rien dit. Lorsque je lui avais demandé si Luc pouvait venir avec nous, il m'avait répondu :

— Luc va rester à la maison. D'abord, il a du travail à rendre demain, et puis, il vaut mieux ne pas laisser maman toute seule. J'ai parlé avec lui.

Je n'ai jamais su ce que notre père avait dit à Luc. Je suppose que, persuadé que nous ignorions leur altercation, il avait dû lui donner quelques explications. Luc, garçon responsable, n'avait très certainement rien objecté.

Nous marchions, en silence, depuis moins d'une heure lorsqu'il s'est adressé à moi :

— On va s'arrêter ici quelques minutes pour se reposer. Je suis un peu fatigué ; j'ai mal dormi. Et puis, il faut que nous parlions. Tiens, asseyons-nous sur ce rocher. Regarde comme la vue est belle d'ici. Nous n'irons pas jusqu'au sommet de Marseilleveyre. Une autre fois, peut-être. C'est trop loin et nous ne sommes pas entraînés. Puis à dire vrai, je suis essoufflé. Je ne me sens pas terrible !

Joignant les gestes à la parole, il s'est avachi sur le rocher.

J'ai jeté un œil rapidement sur lui et constaté qu'il ne semblait pas au mieux. Je me suis assise près de mon père face à la baie. C'est vrai que, le long de ce chemin, le panorama est exceptionnel englobant toute la rade de Marseille avec ses îles Maïre, Riou, Jaïre, au premier plan, à l'ouest le phare de Planier et face à la ville, plus à l'est, les îles du Frioul et le château d'If. Souvent, par la suite, j'ai voulu revenir ici contempler ma ville, assise sous les pins au milieu des cistes et des romarins, mais je n'ai pas pu. L'odeur des romarins m'évoque toujours ce funeste jour, alors comment aurais-je pu me retrouver ici à regarder la mer sans m'effondrer ? J'ai voyagé de par le monde et j'ai visité de nombreux ports mais jamais je n'ai reçu le choc visuel que j'avais eu ce jour-là en compagnie de mon père. Certains diront que le souvenir a embelli le site d'autant que les conditions dans lesquelles s'est déroulée cette ballade m'ont marquée pour toujours. Peut-être ! Si j'avais eu le courage de refaire cette excursion j'aurais pu confirmer mon impression première : je n'ai jamais vu de baie aussi belle !

Après s'être assis, il n'a plus rien dit. Le temps s'est écoulé. Subjuguée par le spectacle et essayant de trouver des repères connus dans ce grandiose panorama – là, c'est ceci ; là, c'est cela – j'ai fini par oublier la peur panique qui m'avait saisie lorsqu'il avait dit :

— Il faut que nous parlions. Et puis, le souffle court, il m'a avoué :

— Ta mère et moi nous sommes un peu disputés, hier soir. Rien de bien grave...

Je me suis tournée vers lui pour chercher sur son visage la confirmation de ses paroles et je l'ai vu pâle et grimaçant. Se tenant la main plaquée sur sa poitrine, il paraissait souffrir assez pour que ses phrases en soient hachées.

Ayant deviné mon inquiétude, il a essayé de me rassurer :

— Ce n'est rien. Juste un peu de rhumatisme !

Et je l'ai cru. Idiote que j'étais !

Il a poursuivi :

— Nous avons eu des mots pour des bêtises mais il ne faut pas que toi et ton frère vous imaginiez le pire. Nous ne nous séparerons jamais. Nous nous aimons, ta mère et moi...

J'ai souri et je crois, plus rien écouté de ce qu'il m'a raconté. Je n'ai pas, non plus, fait attention à ses traits qui se déformaient au fur et à mesure que ses mots sortaient de ses lèvres. J'étais heureuse : mes parents s'aimaient. Ils ne divorceraient pas. Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes et finissant de me reconforter, il a ajouté :

— Viens on va rentrer voir maman et ce soir, je vous amène tous au restaurant.

C'était la fête. Le restaurant n'était de mise que pour un événement important : notre père ne nous y invitait qu'une fois ou deux par an !

Je me suis levée avant lui.

Il me regardait, souriant, le visage défait et a murmuré :

— Je vous aime tellement tous les trois.

Puis, il s'est redressé, le sourire figé, la main crispée sur son cœur, a fait un pas en avant et est tombé comme une masse, face contre terre, sans un cri.

Pour le reste on me l'a raconté plus que ce que je m'en souviens.

Heureusement, ce chemin est assez fréquenté. Je n'ai pas attendu longtemps avant qu'un couple de la soixantaine, ayant l'habitude de crapahuter dans le coin, nous ait trouvés. Il paraît que j'étais couchée sur son corps inerte, en sanglots et répétant sans cesse :

— Papa, réveille-toi, je t'en prie réveille-toi...

Il a fallu plus d'une heure avant que les pompiers ne puissent évacuer mon père. Dès son arrivée à l'hôpital de La Conception, l'interne de garde l'a dirigé vers la réanimation. Là, l'état de mort cérébrale a été constaté. Quand Madeleine est arrivée, elle s'est précipitée au chevet de son mari où elle a appris la terrible nouvelle. Ce n'est que bien plus tard qu'elle s'est inquiétée de moi. J'avais été confié à une assistante sociale qui, vraisemblablement débordée de travail – je le souhaite sincèrement – m'avait plantée devant un écran de télévision dans la salle d'attente. De trop de fatigue, de trop d'émotions, de trop d'attente, j'avais fini par m'endormir sur un canapé.

Madeleine, un jour, lors d'un de nos multiples échanges orageux, m'a lancé à la figure :

— ... Cela ne m'étonne pas venant de la part d'une personne qui, le jour de la mort de son père trouve le moyen de s'endormir sur un canapé...

Elle n'a jamais compris qu'un enfant de huit ans et demi ne réagit pas comme un adulte et que le chagrin ne se mesure pas aux litres de larmes versés ni aux décibels de cris poussés !

Notre père étant en état de mort cérébrale, je suppose qu'elle a été sollicitée pour le don d'organe. J'ignore tout de sa réaction. Elle ne nous en a jamais parlé, ni à moi, ni à Luc mais nous avons attendu quatre jours avant de l'enterrer ! Je ne sais pas de quoi exactement il est décédé. Une fois médecin, j'ai émis diverses hypothèses mais sans jamais bien déterminer la cause. Pour moi, il ne fait aucun doute que leur dispute de la veille a été l'élément déclenchant.

Je ne connais pas l'arme mais je suis certaine que c'est elle qui a actionné la gâchette !

« Madeleine qu'as-tu fait ? »

Et ses dernières paroles ont été :

« Je vous aime tellement tous les trois. »

« Madeleine, tu me dois justice ! »

Et j'ai faim de justice.

« *Heureux les affamés de justice, car ils seront rassasiés...* »

Mais Matthieu c'est terminé, il est venu le temps des oraisons ! Je regarde le jeune homme qui positionne le micro avant de parler.

Il me rappelle étrangement Kevin. Pas tellement les traits du visage mais plutôt l'allure, la taille, la corpulence, la gestuelle sauf que ce dernier est poil de carotte et que mon amour de jeunesse était blond aux yeux bleus.

## Chapitre 3 : Bi-moche...

— On a coutume de dire que c'est toujours les meilleurs qui s'en vont...

Oh ! Là, là ! Il ne s'en sort pas. Le pseudo Kévin ne s'en sort pas. Toujours les mêmes poncifs, les mêmes banalités. Pourtant, il souffre, il a mal. Cela se voit ; sa douleur est importante ! Ce garçon devait être un intime. Un proche, un ami. Alors pourquoi ne pas laisser parler son cœur ? Pourquoi chercher à faire des phrases, du texte ? Et dire qu'il a dû travailler son allocution ! De plus – j'en suis certaine – il doit être satisfait de ce qu'il a pondu ! Et il continue ! Il en rajoute. Il ressasse des moments de vie, des instants, des souvenirs qui font plus de mal à l'entourage que de bien. Les deux filles du premier rang sont effondrées. Je fixe le dos de la brune à la magnifique chevelure. C'est un calvaire. Lui, derrière l'a compris ! Cela ne m'étonne pas. Après tant d'années, sa sensibilité n'a pas pu s'émousser. Encore une fois, pourquoi n'a-t-il pas pris place à côté d'elle ? Il l'aurait entourée de ses bras. Il l'aurait serrée fort. Dans son étreinte, il lui aurait fait passer tout son amour. Au lieu de ça, il ne peut que lui tapoter gentiment l'épaule, lui manifester sa compassion. C'est faible.

Il se penche vers elle et lui parle à l'oreille. Elle l'écoute. Quels mots peut-il lui dire ? Comme il est difficile dans ces conditions d'être sur la bonne longueur d'onde. Je me dresse sur la pointe des pieds et je les regarde intensément. Mon âme, mon cœur, mon esprit savent. C'est ainsi, c'est le destin. Mais aussi que venais-je fouiller en entrant dans cette église ? Le passé ? Mon passé ? Et quand bien même ? Chacun, au cours de sa vie – peu importe ce qu'elle a pu être – se retourne sur son passé. Et alors ? Le moment n'est peut-être pas bien choisi mais le choisit-on ? Sans entendre de nouveau Mahler, des larmes mouillent mes yeux.

Je suis une misérable ; je crois que je suis une misérable. Si je veux continuer à me regarder dans une glace, le matin quand je me maquille, j'ai tout intérêt à filer en douce dès la fin de la cérémonie, à ne pas me montrer et à oublier tout ceci. Révéler ma présence, volontairement ou non, ne peut être que source de malheur encore plus grand. Pour leur bon équilibre psychologique mais aussi pour le mien, il est nécessaire d'effacer cette parenthèse au plus vite. L'histoire ne se réécrit pas. Leurs plaies sont pansées ; les miennes aussi, – enfin, je le croyais : je n'en suis plus si sûre – à quoi servirait-il de les ouvrir ?

C'est décidé : à la fin de la cérémonie, je vais laisser partir tout le monde, puis je ne sortirai que de longues minutes après. Lorsque cette église et ses abords seront vides, je filerai à la gare Saint-Charles, sans me retourner. Je fuirai mes démons du passé. Je n'avais rien à faire ici. Ma venue à Marseille n'est qu'un coup de tête. Je prendrai le premier TGV pour Paris et retrouverai mon havre, rue du Square Montsouris.

Ah ! Le Square Montsouris ! Quel concours de circonstances ! Je finirai ma vie au Square Montsouris mais qui aurait pu deviner que la petite marseillaise, issue d'un milieu modeste aboutirait dans ce quartier bourgeois et cossu de Paris !

Depuis qu'il avait divorcé, c'est-à-dire deux ans avant le début de notre vie commune, Adrien vivait dans un petit mais chic appartement de l'avenue Matignon. Il avait laissé, à

son ex, leur pavillon de Neuilly et avait gardé l'appartement qu'ils n'avaient jamais habité. Au moment de leur séparation, les derniers locataires ayant déménagé à la cloche de bois, le logement était vacant. Cela tombait bien et c'est, peut-être, aussi ceci qui avait déterminé Adrien ! Donc, ne supportant plus son épouse – et c'était réciproque, le couple n'ayant pas survécu longtemps à la routine – et en possession d'un toit, tout fut rapidement réglé. Bien entendu, il espérait, dans ses rêves les plus fous, faire de moi, un jour, sa compagne mais à cette époque je ne pouvais pas imaginer qu'Adrien serait un jour mon mari. Il était mon patron et même si je me doutais que je ne le laissais pas insensible, j'étais à cent lieues de deviner l'amour fou qu'il éprouvait pour le médecin du travail de ses entreprises. En 1997, lorsque nous avons commencé à vivre ensemble, j'ai quitté mon studio que je louais fort cher dans la rue de Passy pour m'installer, chez lui, avenue Matignon. Adrien était un parisien passionné par sa ville : il en connaissait tous les lieux célèbres, touristiques, historiques mais aussi tous les quartiers à part, anachroniques, curieux, décalés. Le week-end venu, il me prenait la main et se faisait une joie de me faire découvrir son Paris. Il m'a appris à aimer la capitale. Marseille me fait vibrer et y venir, comme aujourd'hui, me bouleverse mais j'adore vivre à Paris, surtout dans les conditions dans lesquelles je vis.

J'aime Paris.

Au cours d'une de nos promenades, par une belle après-midi où les pélargoniums sur les rebords des fenêtres signifiaient l'arrivée du printemps, nous sommes arrivés au *réservoir Montsouris* en longeant la rue de la tombe Issoire :

— Le *réservoir Montsouris* a été construit au milieu du XIX<sup>e</sup> pour alimenter en eau Paris, avec d'autres réservoirs bien sûr. A l'époque c'était la Seine qui fournissait l'eau de Paris ! Tu parles d'une eau polluée ! Bon ! Ce qui est particulier ici ce sont les lanternes ou tour-lanternes qui sont des structures Eiffel. Là, tu vois la lanterne principale sur la butte gazonnée...

Et il m'a désigné du doigt effectivement une sorte de gloriette avec une armature métallique.

— C'est curieux, un peu Art-déco mais ça ne...

— Ce n'est pas pour admirer le réservoir qui, entre parenthèses, alimente en eau vingt pour cent des parisiens que je t'ai amenée dans ce quartier. Tu vas voir. Tu vas avoir le choc de ta vie.

A l'angle de la butte, nous avons pris le boulevard de Reille qui descend en direction du parc Montsouris. Quelques mètres plus bas, il m'a fait arrêter sur le trottoir de droite devant un panneau qui borde une ruelle et sur lequel est inscrit : Square Montsouris – Propriété privée.

— Viens, on y va !

— Mais on peut y entrer ?

— Bien sûr, bien que propriété privée, elle est ouverte au passage.

Et Adrien avait eu raison !

Il faut croire que malgré, seulement, nos quelques mois de vie commune, il me connaissait bien. Je me suis immédiatement entichée de cette ruelle pavée et pentue, bordée de maisons individuelles sur deux ou trois niveaux, certaines en briques rouges ou

ocres, d'autres en pierres et bois avec colombages, de style Art nouveau. Beaucoup ont de minuscules cours en façade, d'autres de petits jardins, toutes sont fleuries et couvertes de plantes grimpantes. On se croirait dans une rue de village !

— Cette rue fait partie des sites classés. Beaucoup d'artistes y ont vécu, comme Le Corbusier, les peintres Fugita et Ozenfant. D'autres y vivent encore, a-t-il rajouté.

Tandis que nous descendions la rue, m'émerveillant devant chacune des maisons, j'ai dit, dans un grand rire :

— Je t'épouse si tu me fais vivre ici !

En effet, deux semaines auparavant, Adrien m'avait demandée en mariage de façon presque protocolaire, au cours d'un dîner à *la Tour d'Argent*, sans – à son grand regret – m'offrir de bague compte tenu de mon aversion pour les bijoux. Je lui avais demandé du temps pour réfléchir. Mes expériences précédentes ne me rendaient pas enthousiaste !

Adrien a gardé le silence quelques minutes puis, au moment où nous sommes arrivés en bas de la ruelle face au parc Montsouris, a murmuré :

— Pourquoi pas !

Trois ans plus tard, au début de l'été 2000, devant une de ces merveilleuses petites maisons de briques rouges où, par hasard, soi-disant, nous étions passés, il m'a dit, en me donnant une clé :

— Tu es chez toi, même si tu ne veux pas de moi comme mari.

Le choc émotionnel a été énorme et, deux mois après, je devenais madame Dumongel. Je n'ai jamais regretté d'avoir épousé Adrien. C'était le meilleur homme qui fut et si l'abominable crabe ne l'avait pas emporté, j'aurais poursuivi, avec lui, une vie calme et heureuse. Bien qu'âgée de quarante-sept ans (déjà ? à peine ?), j'ai le sentiment qu'il n'y aura plus d'autre homme après Adrien. Et pourtant, je n'étais pas amoureuse de lui comme je l'avais été de Kévin !

Le pseudo Kévin a fini son laïus. Toute à ma rêverie, je n'ai pas écouté la fin. Il va reprendre sa place. Il n'y a pas d'autre allocution, ni de la famille, ni des amis et c'est tant mieux. Cela n'apporte rien en termes de consolation : c'est mon avis ! Plus vite cette cérémonie sera terminée, plus vite je partirai.

Ah ! Kévin ! Kévin est unique. Il n'y en aura pas d'autre comme lui. Il tient en moi une place que personne ne peut prendre.

En 1982 j'avais 17 ans et demi et j'étais en terminale au *Lycée Thiers*, section scientifique. Je n'étais pas aussi brillante que mon frère Luc mais je me débrouillais pas mal en math et physique. Un reportage sur la faim en Afrique avait déterminé ma vocation : je serai médecin ! J'imaginai en ce temps-là que j'allais parcourir le monde, telle une missionnaire de la santé, pour apporter mon aide aux peuples abandonnés de tous. J'ai fini médecin du travail dans les usines de mon futur époux, richissime industriel. Plutôt cocasse ! Les penchants humanitaires des ados sont des chimères. La grande majorité de ces rêveurs – et c'est mon cas – rentrent dans le rang et suivent la voie tracée par papa et maman, les autres sont les saints, les héros, les modèles dont nous avons besoin.



Après le départ de Luc pour *Polytechnique* nous avons déménagé pour prendre un logement moins coûteux. Madeleine était à l'abri des soucis grâce aux pensions de réversion de notre père et aussi aux placements qu'il avait faits avant de mourir. Néanmoins, se doutant bien qu'un jour ou l'autre j'abandonnerai le foyer familial, Madeleine nous a fait migrer dans un T2 du quartier de Vieille Chapelle. A vol d'oiseau, notre appartement était situé à moins de cent mètres de la mer. Par temps de *Mistral*, l'air marin envahissait ma chambre de ses effluves iodés. Pour me rendre au lycée, le matin, je descendais à pied vers l'avenue de la Pointe Rouge où je prenais le bus 19 jusqu'au rond-point du Prado ; là, le métro me conduisait directement à *Thiers* via la station *Notre-Dame-du-Mont* ou la station suivante, *Noailles*. L'une et l'autre sont, à peu près, à égale distance du lycée et, suivant mon humeur ou plutôt les rencontres, chacune des deux pouvait me faire office de terminus. Le soir, je prenais le chemin inverse.

Courant janvier, le temps étant humide et froid, en fin de journée, j'ai couru vers la station *Noailles*, pressée de rentrer chez nous prendre un bain chaud. Je suis restée debout dans le wagon, le front collé à la vitre, bercée par le tac-à-tac des roues sur les rails. Lorsque la rame est passée devant la station *Notre-Dame-du-Mont*, j'ai été envoutée par l'image d'un garçon attendant sur le quai d'en face. L'instant fut bref. Blond, aux yeux bleus, il était – comment disent de nos jours, les minettes ? – craquant ! Oui, craquant ! Et j'ai craqué pour lui. Nos regards se sont croisés ! M'avait-il remarquée ? Ce jour-là, j'en fus persuadée. Un échange avait eu lieu, un désir de prolonger le contact s'était produit. Bien plus qu'un simple flash pour moi, en tout cas ! Lui, il, avec un i majuscule, l'unique s'était gravé en moi. Même, maintenant, si je ferme les yeux, je le vois tel qu'il m'est apparu cet après-midi-là. Était-ce le coup de foudre ? Je n'en ai pas douté !

Je n'étais plus vierge mais je n'avais jamais été amoureuse auparavant ; sauf dans l'enfance ! Mon premier coup de foudre avait été pour une fille ! Bien sûr, l'année précédant cette rencontre, il y avait eu Lisa mais je n'ai jamais ressenti pour celle-ci des sentiments autres qu'amicaux. La différence est notable en ce qui me concerne. A dix ans j'étais, encore, si je puis dire ainsi, asexuée et cela doit être le cas, je pense, pour la plupart des garçons et des filles. C'était ma dernière année d'enfance car, dans les mois qui ont suivi, mes seins ont commencé à pousser. Aussi, il me semble tout à fait normal que la première personne qui vous mette sens dessus-dessous soit indifféremment un garçon ou une fille. Pour en avoir discuté avec nombre de mes amis, pas mal d'entre eux ont eu ce type d'expérience. Généralement cela se passe en vacances, dans un endroit insolite et la rencontre, par la force des choses doit être brève. Le temps finirait par tuer le merveilleux. Le souvenir reste extraordinaire. Chaque histoire est singulière et ressemble à toutes les autres. Donc, j'étais en vacances avec la sœur de Madeleine dans les Alpes de Haute Provence. Elle louait, près de Castellane, pour huit jours, un petit appartement dans l'aile d'une ferme. Sans enfant et certaine de s'ennuyer à mourir avec un mari qui ne pensait qu'à taquiner la truite dans le Verdon, tatie Solange avait rapidement convaincu sa sœur que les vacances à la montagne me feraient le plus grand bien. Dans l'autre aile de la ferme, séjournait une famille avec deux enfants.

Anna avait mon âge.

Brutalement, j'avais rencontré la personne à aimer.

Brièvement, nous avons senti la même passion.

Cruellement nous avons été séparées.

Fin d'histoire !

Bien entendu, il ne peut s'agir que d'un amour platonique. Aucun baiser, caresse ou effleurement ne doit exister. Le romantisme à l'état pur ! C'était ainsi que cela s'était passé et j'ai été marquée à vie par ma rencontre avec Anna. Elle était mon premier amour. Une semaine après notre rencontre, les vacances pour tatie et son pêcheur de mari étant terminées, nous avons été désunies. Mon cœur avait été brisé, le sien aussi. Les adultes avaient échangé nos adresses. En vain, l'amour était mort.

Il y a peu, j'ai essayé de retrouver Anna via Facebook. Je suis convaincue que le profil de cette Anna vivant à Menton est le sien. Je n'ai pas osé entrer en contact avec elle, non par peur du ridicule en cas d'erreur mais bien par angoisse du désenchantement que pourrait être notre rencontre. M'a-t-elle idéalisée comme je l'ai fait ? En tout cas, moi, je ne veux pas me trouver en face d'une grosse mémère acariâtre !

Plus tard, j'ai eu des "coups d'envie" que j'ai pu prendre, sur le moment, pour des coups de foudre mais qui n'en étaient pas. J'ai couché – pas souvent – à l'occasion de l'un de ces "coups d'envie" mais, chaque fois, je me suis rapidement rendu-compte qu'il serait sans suite.

Avant cette fin d'après-midi, au cours de laquelle, j'ai cru voir à travers la vitre du métro, l'homme de ma vie, j'avais eu deux expériences sexuelles.

La première avec Arthur. J'avais quatorze ans et lui dix-huit. Je ne l'avais plus revu depuis la journée aux *Pierres Plates*. Luc, non plus d'ailleurs ! Mon frère avait obtenu l'autorisation de notre mère de faire une boum, un samedi après-midi, pour fêter son anniversaire. Comme cela se passait à la maison, comme Madeleine ne refusait rien à Luc, comme il pouvait me servir de chaperon, comme j'avais plus l'allure d'une jeune fille que d'une gamine, je fus autorisée à participer à la fête.

Sans me vanter, j'étais plutôt jolie et je le savais. Luc, aussi ! Inquiet du succès que je commençais à avoir, il avait changé mon surnom. Ma petite peste était devenue *bi-moche* ! Ce n'était pas méchant ! Avec le temps, je suis persuadée que cette façon de me désigner par des sobriquets était une manière de conjurer ses peurs. *Bi-moche* avait pris naissance d'une curieuse façon. Un soir, quelques mois avant cette fameuse boum, j'avais rencontré, par hasard, Luc avec trois de ses copains, à la sortie du lycée. Ces derniers s'étaient mis à plaisanter sur mon physique mettant mon frère au supplice. L'un d'entre eux, devinant le malaise de Luc, lui avait tapé sur l'épaule et dit :

— Allez, on plaisante ! Faut dire que ta sœur, elle n'est pas simplement moche !

Pourquoi avait-il dit : « elle n'est pas simplement moche ? » Drôle de formule qui ne voulait pas dire grand-chose ! Luc avec toute sa vivacité d'esprit avait repris la balle au bond :

— Tu as raison, elle n'est pas simplement moche, elle est doublement moche ! C'est ma double-moche ; non, *bi-moche*. C'est *bi-moche* ; c'est ma *bi-moche* !

Arthur se trouvait à cette soirée d'anniversaire par hasard mais je ne me souviens plus pourquoi. Probablement qu'une connaissance commune, assurée que Luc ne le mettrait

pas dehors, l'avait emmené jusque chez nous. Mon frère l'avait ignoré. Moi je ne connaissais que lui. A l'époque, la différence d'âge, entre Luc et moi, faisait que nous n'avions pas les mêmes pôles d'intérêt, ni les mêmes amis.

Isolée, je me suis tournée vers Arthur. Nous avons discuté de choses et d'autres, puis dansé. Au bout de deux ou trois slows, il m'a serrée dans ses bras. Je n'ai montré aucune réserve ni répulsion. Un flirt s'est ébauché. On s'est embrassé tout en dansant un peu à l'écart. Luc, déjà bien imbibé d'une vodka, bon marché, achetée en super marché et introduite à l'insu de Madeleine via un copain, ne s'est aperçu de rien. Nos baisers sont devenus de plus en plus fougueux et Arthur s'est enhardi. Ses mains se sont déplacées sur mon corps et, à travers les tissus, il s'est mis à caresser mes fesses puis mes seins. Progressivement, le désir m'a gagné puis rapidement submergé. J'ai senti une vague de chaleur mettre le feu à mon bas-ventre. Plus rien ne comptait que de découvrir le plaisir. Plus rien n'existait que mon entrecuisses. Toutes mes barrières étaient tombées. Je n'avais plus qu'une envie que sa main se dirige sous ma jupe. J'étais tendue à l'extrême. Toute ma sensibilité était concentrée sur mon sexe. Tous mes nerfs convergeaient là. J'étais un fruit mûr ! Je l'ai entraîné dans ma chambre, persuadée que ce serait le jour où j'allais devenir femme. Personne ne faisait attention à nous. Tout à leur libation, mon frère et ses copains naviguaient dans les brumes de l'alcool et, si certains invités ont pu voir notre mouvement de repli, ignorant que j'étais la petite sœur de Luc, ils nous ont considérés comme quantité négligeable. Dans la chambre, nous avons repris nos préliminaires, nos bouches soudées l'une à l'autre. Toujours debout, j'ai plaqué mon ventre contre le sien et senti à quel point il était excité. Je touchais la réalité de ce que j'avais pu lire, entendre ou voir de façon virtuelle. J'y étais ! Je n'allais plus fantasmer ! Et cela me plaisait ! C'est un euphémisme : j'étais transportée, exaltée, émerveillée, avide d'une suite extatique. J'attendais la caresse ultime, je brûlais d'impatience de me noyer dans le maelstrom promis par ses mains. Au moment où ses doigts sont entrés en contact, sous ma jupe, avec la peau de ma cuisse, un long frisson m'a parcouru. En même temps toutes mes peurs se sont effacées. Fini le qu'en-dira-t-on, la morale, les carcans de l'éducation, la crainte de la douleur au moment de la pénétration, l'angoisse de la défloration, l'inquiétude de la grossesse ou de je-ne-sais quelle maladie. Sa main a poursuivi lentement, maladroitement son ascension et lorsqu'elle a atteint son but, la pression de ses doigts à travers le fin tissu de ma culotte a déclenché une première onde de plaisir. Ce n'était qu'un début et cette mini tempête m'a fait deviner que j'étais capable de vibrer à un tel degré qu'il est inconvenant de le dire. Je me sentais chienne ! Pas mal de mes amies, pour lesquelles le conflit entre les exigences de la chair et les interdits sociaux était une source d'insatisfactions et qui, de ce fait, avaient pratiqué l'onanisme m'avaient raconté par le détail leur plaisir. J'étais persuadée que mon corps, ce jour-là, me ferait atteindre des sommets qu'elles n'avaient même pas entraperçus, le soir, seules sous leur couette ! Je n'avais jamais cédé aux sirènes de la tentation en écoutant le récit de leurs exploits et je n'allais pas le regretter : cela allait être divin ! Je ne connaissais rien aux hommes et n'avais pas encore découvert la manifestation de l'excitation de la femme accroit celle du mâle. J'étais prête à grimper aux rideaux et lui prêt à exploser ! Et c'est ce qui s'est passé dès que j'ai posé ma main là où mon désir l'a conduite. J'ai ressenti des

spasmes sous ma paume ; il a poussé de petits râles et puis plus rien. Il s'est dégagé de mon étreinte, a murmuré pardon et s'est enfui de ma chambre et de l'appartement. Je n'ai plus revu Arthur ! Avec le temps, j'ai compris que sa réaction était celle d'un homme honteux parce qu'incapable de se maîtriser. J'étais restée idiote et insatisfaite. C'était la première fois et il y en aurait d'autres ! Ce soir-là, mon corps réclamant son dû, comme mes copines, j'ai goûté au "péché d'Onan".

La deuxième relation sexuelle, avant Kévin, n'a pas été plus glorieuse que la précédente. J'ai couché – le terme est bien approprié – avec un garçon, dont je ne me souviens même pas du nom, peut-être une quinzaine de jours seulement avant que je m'embarque dans cette fameuse rame de métro. J'avais décidé de perdre ma virginité et, au cours d'une fête chez une amie, j'avais jeté mon dévolu sur un mâle assez bien fichu. Nous avons terminé la nuit dans un minable *formule 1*. J'ai eu un peu mal et pratiquement pas de plaisir. Voyant mon manque d'entrain, il a remis le couvert deux fois sans plus de succès. Je n'avais pas de désir et il ne savait pas le faire naître. J'ai appris à simuler. Son orgueil de coq en a été comblé. La romance s'est arrêtée là.

C'est incroyable ! Il est tout à fait ahurissant de constater le cheminement de la pensée. Je suis dans une église, témoin d'une absoute pour un défunt et je me remémore mes expériences sexuelles ! Si j'étais croyante, je pourrais imaginer que tout ceci est l'œuvre du malin.

Il n'empêche : je suis maudite !

« *Il descendit à Capernaïm, ville de la Galilée ; et il enseignait le jour du sabbat...* »

J'ai perdu le fil de la cérémonie. Je me redresse un peu et je vois le prêtre qui lit l'évangile du jour. Je connais cette lecture. Mon père me l'a souvent commentée. Elle est de Luc, l'apôtre, pas mon frère, si mes souvenirs sont bons et elle parle du mal. Je suis curieuse de savoir comment le prêtre va s'en sortir pour son homélie. Ce n'est pas évident de relier ce texte qui parle de l'exorcisme à une absoute.

« ... *Ah ! Qu'y a-t-il entre nous et toi, Jésus de Nazareth ? Tu es venu pour nous perdre. Je sais qui tu es : le Saint de Dieu. Jésus le menaça, disant : tais-toi et sors de cet homme. Et le démon le jeta au milieu de l'assemblée, et sortit de lui, sans lui faire aucun mal. Tous furent saisis de stupeur, et ils se disaient les uns aux autres : quelle est cette parole ? Il commande avec autorité et puissance aux esprits impurs, et ils sortent !...* »

Le prêtre émacié, au regard illuminé derrière ses grosses lunettes noires, va sûrement s'inspirer du texte de Matthieu, choisi par la famille pour son sermon ; il ne peut pas s'en tirer avec l'évangile du jour. On ne choisit pas l'évangile : il dépend de la liturgie et celui-ci n'est vraiment pas adapté !

J'ai perdu la foi. Du temps de mon père, je croyais. Ensuite, est venu le doute et depuis ma fuite à Paris, je suis devenue agnostique ! Est-ce une relation de cause à effet ? Je ne le crois pas et de toute façon, tant mieux car, ainsi, j'ai éliminé le mot péché du vocabulaire de mon âme. Aurais-je pu survivre si j'avais considéré alors ma conduite comme un péché ? Vraisemblablement pas ; je suis même persuadée que j'aurais fini par suivre l'exemple de Judas. Le traumatisme était trop grand, l'affliction trop importante, le bouleversement trop cruel, pour qu'en plus, je juge mon attitude comme étant celle d'une

diabliesse. Je n'aurais pas supporté. Parfois, j'admire comment Judas a résolu son désespoir. Dix fois j'ai été tentée, dix fois j'ai reculé. Et puis le temps, la vie ! J'ai mis un mouchoir dans ma poche ; j'ai fermé le couvercle de la cocotte-minute. Personne n'a jamais pu – essayé non plus, d'ailleurs – de me comprendre. Adrien, de loin l'homme le plus tolérant que j'ai rencontré, n'a jamais osé aborder la question. Dans nos discussions, quand nous effleurions le sujet, quand, par hasard, quelqu'un, un ami, une connaissance tournait autour du propos, Adrien changeait de conversation. Avec le temps, il était devenu très habile à ce jeu-là et personne, sauf moi, ne s'en apercevait. Il ne pouvait pas, il ne voulait pas et je lui en suis reconnaissante ! Au tout début de notre union, il m'avait murmuré : « Quelle qu'en soient les raisons, quoiqu'il ait pu se passer, j'ai confiance en toi et je t'aime. Je ne t'en parlerai jamais, sauf si tu le souhaites. »

Je ne l'ai jamais souhaité et j'ai tout enfoui dans ma mémoire. Me suis-je comprise moi-même ? Mes arguments étaient-ils recevables ? N'ai-je pas bâti ma vie sur des faux-fuyants ? Maintenant que le curé parle d'exorcisme, de faire sortir des démons, tout se bouscule dans ma pauvre tête. J'ai tenu fermé le couvercle de mon ignominie si longtemps.

Maudit curé ! Suis-je une diabliesse ?

Faut-il m'exorciser ? En est-il encore temps ?

Qui pouvait, qui peut le faire ?

Peut-être qu'Adrien aurait dû me forcer ! Je cherche encore des faux-fuyants. C'est moi et moi seule que cela concerne. Adrien ? Luc ? Un autre ? Non moi et moi seule ! Excuse, prétexte : peut-on vivre sans prétexte ? Comment, alors supporter la vérité crue et nue ?

Je pleure !

Maudit curé !

Pourquoi être venue ?

« ... *Dieu est amour et pardon...* »

Il parle, il parle. Et moi, dans tout ça ? Vers qui maintenant se tourner ? A qui demander pardon ?

Maudit curé !

Peut-on toujours demander pardon ?

Il poursuit son homélie sur les thèmes de l'amour et du pardon mais le mal est fait.

Je pleure !

Jamais, je n'aurais dû franchir les portes de cette église !

Je suis piégée ! Jusqu'où les portes du piège vont se fermer ? Que restera-t-il de moi à la fin de la cérémonie ?

Maudit curé !

Il me faut une tête de turc pour évacuer ma souffrance : ce sera lui, ce curé aux cheveux ras et au visage émacié bouffé par de grosses lunettes en écaille noire, ce maudit curé qui ouvre mes plaies !

Je pleure !

Je pleure tout autant que le soir où Sandra m'avait annoncé :

« Kévin ? Kévin, il sort avec une copine. Elle s'appelle Emmanuelle et ils sont très amoureux ! Tu peux t'accrocher ma pauvre fille ! »

Le soir, dans mon lit, j'avais versé toutes les larmes de mes dix-sept ans. Un bel amour, à peine trouvé, déjà fini, sans qu'aucune chance ne me soit accordée ! D'autant que je m'étais donné beaucoup de mal pour le rencontrer.

Le lendemain du jour où je l'avais entraperçu sur l'autre quai, à travers la vitre du métro, j'ai taillé la dernière heure de cours. C'était un cours d'anglais et ma moyenne dans cette langue avoisinait les 16. Je me suis rendue directement à la station *Notre-Dame-du-Mont* et me suis postée sur le quai opposé, là où je l'avais vu. J'étais bien décidée à monter dans la même rame que lui, quitte à m'éloigner de chez moi. J'ai attendu deux heures sans succès ! J'en ai détaillé des gens qui prenaient le métro ! Finalement, je suis rentrée avec plus d'une heure de retard. Abattue mais pas découragée ! Je me suis promis de recommencer tous les jours de la semaine. Madeleine m'a demandé pourquoi j'arrivais si tard et je lui ai répondu que j'étais restée à l'étude et que cela se poursuivrait. C'est ce que j'ai fait, pour un résultat tout aussi désolant. Pas une seule fois, je ne l'ai vu. A deux ou trois reprises, j'ai cru le reconnaître mais très, très vite j'ai su que le jeune homme de dos n'était pas lui. Mon cœur était resté muet : il n'avait pas vibré, ne s'était pas emballé. Ce ne pouvait pas être celui que j'attendais. Par acquis de conscience, j'avais détaillé le visage de l'inconnu mais j'étais certaine du résultat. Je me suis faite aborder aussi quelques fois par des mâles en quête d'aventures qui, voyant une fille faire les cents pas sur le quai, avaient imaginé que j'étais une occasionnelle ou, pourquoi pas, une professionnelle. Si Luc avait su comment je me conduisais, il aurait été furieux ! *Bi-moche* se serait fait sonner les cloches ! Quand à Madeleine, elle ne se préoccupait guère de ma vie en général, à condition que je lui fiche la paix. Moins elle en savait, mieux elle se portait !

Au bout de huit jours d'échecs, mon moral était bien entamé mais un peu d'espoir subsistait.

J'ai poursuivi le même cirque, tous les mardis, puisque c'était un mardi que je l'avais vu et que manquer l'Anglais était tout de même moins grave pour moi que les autres matières. Deux mois se sont écoulés sans que je puisse, ne serait-ce que l'entrapercevoir. Je trainais mon vague-à-l'âme, persuadée que cette histoire d'amour ne resterait qu'un rêve. Je tenais la complainte qui brûlerait éternellement mon cœur. Mes notes au lycée commençaient à subir le contrecoup de ma déception. Pas de quoi fouetter un chat mais un certain fléchissement. Comme toujours dans ces situations – surtout quand on est une adolescente – on cherche une oreille pour s'épancher sur son désespoir. Pour cela j'ai trouvé en Sandra, une copine de classe, la fille adéquate. Elle écoutait, acquiesçait, commentait, se lamentait ; enfin, elle jouait son rôle à la perfection.

Un samedi après-midi, assises à la terrasse du *bar Pierre*, sur la place de la préfecture, nous sirotions un jus de fruit quand, soudain, interdite je l'ai vu arriver au milieu d'une bande de garçons et filles de notre âge. Le choc a été encore plus intense que lorsque je l'avais aperçu derrière la vitre du métro. C'était l'amour de ma vie avec un grand A ; j'en étais convaincue.

J'avais envie qu'il me découvre et qu'il ne me voie pas.

J'avais envie de lui sauter au cou et de m'enfuir en courant.

J'avais envie de rire... J'avais... Je ne savais plus ce que j'avais. J'étais dans un état indescriptible et cette cloche de Sandra ne s'était aperçue de rien :

— Là, là : c'est lui !

Je me suis ratatinée dans mon fauteuil et j'ai baragouiné ces mêmes mots : « C'est lui ! C'est lui... » Sandra n'a rien compris et m'a fait répéter plusieurs fois. Je n'ai osé élever la voix bien qu'au milieu du brouhaha que faisait son groupe il n'y avait aucune chance qu'il puisse m'entendre. Enfin, Sandra a fait le lien entre ce garçon et mon histoire et c'est alors qu'elle a claironné, presque triomphante :

— Kévin ? Kévin, il sort avec une copine. Elle s'appelle Emmanuelle et ils sont très amoureux ! Tu peux t'accrocher ma pauvre fille !

Cette phrase a eu l'effet d'un coup de poignard et je me suis enfuie, plantant là mon amie ! Pseudo amie !

La fin de l'année scolaire a vu ma chute progressive. Je ne travaillais plus, ne mangeais plus – j'ai perdu tout de même cinq kilos pendant cette période – je ne dormais plus. J'avais une mine de déterrée ! Bien entendu, Madeleine a mis tout cela sur le compte de la préparation au baccalauréat. Je l'ai réussi, ric-rac et sans mention, comme elle m'était promise en début d'année, et les vacances scolaires ont débuté alors que j'étais au fond du trou.

Le prêtre émacié, le maudit curé vient de terminer son homélie. Je n'ai rien écouté ! Il retourne s'asseoir. Il demande à l'assistance de se recueillir quelques minutes en silence.

Je me redresse un peu pour tenter d'apercevoir la fille à la belle chevelure. Elle tourne sa tête vers sa voisine pour lui murmurer quelques mots.

Je découvre son profil...

Mon Dieu !

Je suis anéantie.

## Chapitre 4 : Madame Dumongel...

Le curé, au visage émacié fendu par deux lèvres fines, se lève et s'adresse à nous :

— Nous allons dire la prière universelle. Vous reprendrez après moi : Seigneur nous te prions !

*« Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, accorde à tous nos défunts, à ceux qui nous ont quitté cette année, à ceux que nous avons aimés, de trouver la paix auprès de toi, au-delà de tout mérite et de toute faute, Seigneur, nous te prions.*

*— Seigneur, nous te prions... »*

L'assemblée ânonne ces quatre mots.

Il est curieux de constater que personne ne fait attention à ce que dit le prêtre. Lui poursuit inexorablement. Je suis persuadée que si on interroge, au décours d'une absoute, les personnes qui y participent, très peu sont à même d'en décrire le déroulement. Alors, quant à ce qui s'y est dit ! En fait, je pense que c'est toujours ainsi. Toute à sa douleur, l'assistance écoute mais n'entend pas. Seuls, ceux pour qui le chagrin n'est pas le sentiment dominant peuvent suivre.

A l'instant où cette pensée me traverse l'esprit, une autre me foudroie : suis-je insensible ? Si ma déduction est bonne si j'entends ce qui se dit ici, je suis insensible au chagrin qui se propage, de bancs en banc, dans Saint-Laurent, en ce moment ! Mon Dieu, aurais-je un cœur de pierre ? Est-ce que je suis réellement telle que ceux qui sont ici et qui me connaissent m'ont définitivement cataloguée ? Sans m'écouter ! Sans essayer de prendre en compte mes arguments ou du moins sans essayer de savoir si j'en avais ! Je m'aperçois, avec horreur, que je ne pleure pas, que je suis froide, que je ne ressens rien ! La peine de ces gens est la leur. Je ne peux, je n'arrive pas à la partager. Je dois être un monstre ! Si je devais dire à quelqu'un que le décès de mon père quand j'étais enfant a dévoré tout mon chagrin, a bouffé toute douleur liée à la mort, il me prendrait pour une folle.

Je suis donc une femme glaciale démunie de tout sentiment ! Non, je ne peux pas le croire. Je pleure à nouveau ! Mais je pleure sur moi, pas sur les autres ! Et si c'était la vérité ? Et lorsqu'est survenu le décès d'Adrien, mon mari, qu'en a-t-il été ?

M'a-t-on taxée de femme sans cœur ?

Lorsque j'ai accepté de devenir l'épouse d'Adrien Dumongel, j'ai vu un homme heureux comme jamais jusqu'alors ! C'était en 2000 et il avait profité du nouveau siècle pour organiser une grande fête de famille, de sa famille, puisque de mon côté, il n'était pas question d'en contacter un seul membre ! Le fait d'avoir dit oui devant le portail de la maison du Square Montsouris, l'avait transfiguré. Son amour pour moi dépassait l'entendement. Quant à moi, je l'aimais mais pas à sa manière. J'étais bien avec lui ; j'étais en sécurité, choyée, désirée, quasiment adulée. Mon amour n'était pas simplement la résultante de ces perceptions : non, il ne faut pas simplifier à l'extrême et résumer le sentiment que j'éprouvais pour lui à un état de bien-être. Non ! Mon élan pour Adrien était plus que de l'empathie : je l'aimais. Ce n'était pas l'amour de ma vie mais je l'aimais. De toute façon, je crois qu'à trente-six ans, j'avais passé l'âge des coups de



foudre. Beaucoup s'insurgeraient de m'entendre dire ça mais pour moi, compte tenu de mes antécédents, je m'étais censurée. Depuis je m'y suis tenue : plus d'amour fou !

André, Antoine et Anaïs sont les enfants qu'Adrien a eus avec sa première épouse. Lorsqu'ils ont divorcé, aucun des trois ne vivait plus sous le toit familial. En dehors du cadet, Antoine qui avait un poste de comptable dans une entreprise de son père, les deux autres, englués dans des études à rallonge et sans avenir, vivaient au crochet de leur père. Antoine et Anaïs avaient chacun un compagnon qui partageait plus ou moins leur vie. Il s'agit bien de compagnon car Antoine, au grand regret de sa mère qui s'est retenue, par miracle, de faire un scandale, lorsqu'il a fait son "coming out", est homosexuel. Elle continue à avoir avec lui de rares relations et refuse de recevoir son concubin. André, l'aîné, faible et sans éclat, vit seul et grignote à longueur de temps devant ses écrans d'ordinateur ! C'est pas un "geek" mais presque. Il en prend l'allure et les manies ; en surpoids avéré, il finira, à mon avis, obèse et sale. Il n'existe que grâce aux rentes héritées de son père.

En 1997, quand j'ai commencé à vivre avec Adrien, ils m'ont regardée d'un œil amusé. Je fais partie de leur génération puisque j'ai seulement trois ans d'écart avec l'aîné ; aussi ils supposaient que leur père s'offrait une jeunette pour se consoler de son divorce. Pour eux, il s'agissait d'une passade, nos vingt-deux ans d'écart ne pouvant devenir que, tôt ou tard, rédhibitoires. Bref, pendant trois ans, ils m'ont acceptée, Anaïs me faisant même, de temps en temps, des mamours. Je n'étais pas dupe et ce qui devait arriver arriva dès que le mot mariage fut prononcé : les ponts furent totalement rompus. Je devenais pour eux non plus une compagne distrayant leur père mais une voleuse d'héritage. Le jour de notre mariage, en juin 2000, seul, Antoine assista à la cérémonie mais trouva un prétexte pour éviter la fête que nous donnions chez nous.

Anaïs était et reste mon ennemie ; André était et est toujours indifférent à ma situation mais il suit aveuglément ce que dit et fait sa sœur ; j'ai eu, de temps en temps, Antoine au téléphone, jusqu'à notre retour du *Spitzberg*. Depuis plus rien !

Adrien ne put être pleinement heureux le jour de notre mariage, la zizanie enclenchée par sa fille le désolait. Pourtant la fête fut superbe et nos amis s'en souviennent encore. A la fin de l'été, Adrien prit rendez-vous avec son notaire pour rédiger un testament afin de me protéger de ses enfants. Je dois dire que les choses furent faites parfaitement puisque tous les quatre nous pouvons vivre sans souci financier. Le partage de sa fortune est équitable mais cela n'a quand même pas empêché Anaïs de m'intenter un procès. Les frères ont suivi ; ils l'ont perdu. Mon avocat n'a eu aucune difficulté à faire valoir mon bon droit.

Deux ans après que nous ayons convolé, Adrien mettait à sa place, son fils spirituel, Julien Montcoutié. Il voulait avoir plus de temps pour se consacrer à moi. Julien Montcoutié avait fait toute sa carrière aux côtés de mon mari et avait les mêmes vues, les mêmes préoccupations : c'était son double mais en plus jeune. Bien entendu, les enfants d'Adrien ont vu cette nomination d'un très mauvais œil mais aucun des trois n'était capable de prendre la suite de leur père. Julien, à cette époque venait souvent à la maison discuter de choses et d'autres avec Adrien pour lequel il avait une très grande affection. Anaïs a essayé de faire courir le bruit que nous étions amants ! Cela n'a pas pris car tout

le monde connaissait l'amour qui nous unissait Adrien et moi et l'amitié sincère qui existait entre Julien et mon mari. Je dois avouer aussi que ce garçon n'est pas du tout, mais alors pas du tout mon type d'homme mais cela je suis seule à le savoir. Néanmoins, une telle rumeur laisse toujours des traces et j'allais l'apprendre dans des circonstances très douloureuses.

Depuis la veille, le bateau avait quitté la Norvège et nous étions derrière une grande baie vitrée, les yeux écarquillés, à contempler la côte du *Spitzberg* se rapprocher de nous. Bientôt nous allions entrer dans le monde minéral des glaces. J'en avais rêvé ; Adrien me l'avait offert pour mes quarante ans. Du 12 novembre jusqu'au 20 juin, date de notre départ, je n'avais vécu que pour cette croisière. Aucun livre, décrivant la Norvège, le Svalbard et l'Islande, ne m'avait échappé. J'avais tout lu, vu toutes les photos, disséqué toutes les cartes. Je connaissais le périple par cœur avant de l'avoir fait. Et le plus heureux était encore Adrien qui me voyait si rayonnante avec, disait-il : « des icebergs plein les yeux ! » Depuis le début de notre union, nous faisons un à deux voyages par an et, petit à petit, mon mari m'avait fait découvrir la beauté du monde dans lequel nous vivons. Tantôt il s'agissait de circuits organisés, tantôt nous partions hors des sentiers battus. Pour le grand Nord, il ne pouvait s'agir que d'une croisière parfaitement encadrée par un tour opérateur. Le hasard n'avait pas sa place et c'est pour cela que nous étions sur ce bateau au milieu de touristes que nous ne connaissions pas. Comme, en couple, nous n'avons jamais été très liants – ce qui n'est pas la règle commune dans les voyages organisés : tout le monde parle avec tout le monde ! – nous étions seuls, enlacés dans ce coin du salon, à contempler la mer argentée.

Depuis quelques minutes, Adrien s'était tu. Je ne m'en étais pas aperçu jusqu'au moment où trouvant son silence bizarre, je me suis retournée vers lui. Ses traits déformés déclenchèrent en moi un vent de panique. J'avais l'impression de revoir mon père, le fameux jour où son cœur l'avait lâché :

— Qu'est-ce qui se passe ? Tu te sens pas bien ?

— Eh ! Ne t'inquiète pas. Je crois que j'ai juste mal digéré le repas du commandant.

La veille, nous avons été conviés avec quatre couples, à dîner, à la table du pacha. Il s'agit d'une coutume qui se perd de plus en plus dans le monde de la croisière mais, d'après ce que j'avais pu comprendre, la compagnie avait plus ou moins travaillé avec les invités et le commandant s'était fait un devoir d'honorer les VIP. Le repas avait été tellement pantagruélique que nous n'avions pas déjeuné le lendemain.

J'avais insisté :

— Tu as mal où ?

— Ici, à l'estomac, avait-il répondu en me montrant son épigastre.

— Tu es sûr que ce n'est pas le cœur ?

— Mais non, j'ai des aigreurs. Déjà, hier soir en sortant de table je n'étais pas bien. Je te l'ai dit...

— Moi non plus, je n'étais pas terrible mais depuis j'ai quand même digéré.

— Moi non ! Je crois qu'il devait y avoir quelque chose d'avarié...

— Oh ! Quand même pas à la table du commandant.

Il s'était tu à nouveau, submergé par la douleur. J'avais eu un doute ; certains infarctus parlent par des douleurs épigastriques. J'avais beau n'être qu'un simple médecin du travail – de surcroît, ayant stoppé toute activité depuis notre mariage – il me restait quelques notions de clinique. Par chance, un marin était passé à proximité de nous. Je l'avais hélé :

— Mon mari a un malaise ! Pouvez-vous me faire passer un transat et prévenir le médecin, s'il vous plaît ?

Adrien avait murmuré :

— Non ne dérange personne, cela va passer.

J'avais vu le marin hésiter, aussi je l'avais un peu houspillé :

— Je suis médecin. Ne l'écoutez pas ! Je sais ce que je dis : c'est sérieux. Allez prévenir le médecin de bord.

Il était parti en courant et le médecin était arrivé quelques minutes après.

Ayant examiné rapidement Adrien, il l'avait fait transporter à l'infirmerie où il lui avait pratiqué quelques tests dont un électrocardiogramme.

Plus tard, il m'avait prise à part :

— Ce n'est pas le cœur ! Je pense que c'est digestif mais quoi ? Je n'en sais rien. Le pancréas ? Il faudrait lui faire pratiquer un scanner. Je vais le garder perfusé jusqu'à l'escale et, si cela ne va pas mieux, je serai obligé de le débarquer.

— Vous pensez à une pancréatite ? On a beaucoup mangé et pas mal picolé depuis que nous sommes à bord et il n'a pas l'habitude...

Il était resté très sibyllin :

— Peut-être, on verra !

J'avais compris qu'il n'y croyait pas.

Le lendemain, nous abordions *Barentsburg*. Adrien avait décrété qu'il allait mieux mais ni le médecin ni moi n'étions de cet avis. Je m'étais renseignée et avais pris contact avec l'assurance de l'Américan-Express. Un rapatriement sanitaire était possible à partir de l'aéroport de *Longyearben*. En fait, devant l'insistance du médecin et la position sociale de mon mari, le commandant avait pris le parti de détourner le bateau pour nous débarquer à Barentsburg, station russe de quatre cents habitants. Les routes étant inexistantes sur cette île, un hélicoptère nous attendait avec, à son bord, un jeune médecin norvégien chargé de l'accompagnement. Le trajet pour l'aéroport de *Longyearben* fut très court et nous avons embarqué sur un vol régulier pour Oslo, puis ensuite pris une correspondance pour Paris.

Le toubib norvégien ne nous quitta qu'à Beaujon où Adrien fut admis en gastroentérologie grâce à quelques-unes de mes connaissances. Ce jeune médecin était assez beau gosse et il devait le savoir car il n'avait pas arrêté de me draguer, dans un anglais approximatif, pendant tout le temps du voyage, trouvant le moyen de glisser dans la conversation : « It is surprising this resemblance with this actress euh ... How is she called ? » Bien entendu, j'avais fait semblant de ne pas comprendre et il n'avait pas insisté.

Quarante-huit heures après, l'infirmière major m'annonçait que le chef de service souhaitait me voir avec Adrien. Le lendemain après-midi, nous étions dans son bureau.

Adrien souffrait moins avec le patch de morphine qui lui avait été posé la veille mais ses traits étaient déformés, creusés, altérés. En quelques jours, la transformation était cruelle : il avait pris l'allure d'un vieillard malade.

Le professeur nous avait reçus en costume, gilet et nœud papillon. Pourquoi faut-il que la plupart des médecins "arrivés" se croient obligés de se déguiser ? Certains se la jouent d'jeuns en Jeans et baskets, d'autres s'endimanchent à l'ancienne !

— Je ne vais pas aller par quatre chemins et vous parler comme à deux adultes responsables...

Ce type de préambule me fait frémir. Il est l'apanage de la gravité. De toute façon, à l'heure actuelle, le médecin se doit de tout dire : le patient a droit à l'information pure et dure. Je ne sais pas si c'est une très bonne chose. Bien sûr, dire à un malade qu'il a une mauvaise grippe qui finira bien par passer alors qu'il souffre d'une maladie pulmonaire fatale, ne doit plus exister. C'était monnaie courante il y a peu et le médecin était un *deus ex machina* qui pouvait tout se permettre et qui pouvait raconter toutes les bêtises qui lui passaient par la tête. Mais, de là à annoncer à un patient qu'il est atteint d'un cancer du pancréas avec de multiples métastases ganglionnaires et hépatiques, que le traitement chirurgical est dépassé, que la chimiothérapie est très peu efficace, que statistiquement si celle-ci est entreprise son espérance de vie sera augmentée de quelques mois, que seule la morphine peut le soulager de ses douleurs, il doit exister des nuances !

Et c'est ce que ce professeur dandy nous avait servi sur un plateau !

Sans gant ni retenue !

Il avait le regard cher à Zola : *Tous ces marchands de mort subite vous ont de ces regards-là.*

En sortant, j'étais effondrée et c'est Adrien qui s'était montré le plus costaud. J'ai perdu mon père trop jeune et j'allais perdre, trop tôt, le mari que je chérissais, sans pouvoir en profiter. Je ne vieillirai pas à ses côtés.

— Je ne ferai pas de chimio !

— Pourquoi ? Ai-je protesté faiblement.

— Parce que si c'est pour vivre quelques mois de plus en mauvais état ce n'est pas la peine. Je vais me contenter de la morphine pour calmer mes douleurs et on va profiter. On va voyager, sortir, voir du monde, etc.

Nous n'avons rien fait du tout, même plus l'amour ! Deux jours après cette consultation mémorable, Adrien a voulu me pénétrer : en vain ! La maladie, la fatigue, les douleurs résiduelles, la morphine ont eu raison de sa virilité. Adrien était l'homme, parmi ceux que j'ai connus, qui faisait le mieux l'amour. Je ne sais pas si c'est lui qui m'a fait jouir le plus fort mais il était de loin le plus attentionné à mon plaisir et de ce fait n'a jamais connu d'échec. Sa façon de faire était irréprochable ; pendant tout l'acte d'amour, il était à l'écoute de mes réactions et savait moduler ses caresses pour me faire atteindre l'état extatique à chaque fois. Je ne sais pas si parfois, tout à l'écoute de mes réactions, il ne s'oubliait pas lui-même. Ce soir-là, devinant son impuissance, il m'a prodigué mille caresses avec ses mains, son corps, sa bouche jusqu'à ce que mon plaisir me submerge. Et j'ai joui en pleurant ! En pleurant sur la mort de notre couple, sur la fin de notre amour !

Comment se fait-il que, dans cette église, remontent à la surface des souvenirs que je croyais enfouis ? Il est des choses que je ne voulais plus voir ressurgir. Mon passé n'a plus cours ! Je ne pense pas que ce soit lié à la prière universelle. Elle est tout à fait classique et ne contient ni mot ni phonème susceptible d'agir comme désinhibiteur. Rien ne peut faire sauter les ancrés de ma mémoire !

Alors que se passe-t-il ?

Vivement que cette absoute se termine.

Dépêche-toi, maudit curé ascétique !

J'ai averti Antoine de la maladie de son père en essayant de le ménager un peu, à charge pour lui d'en informer son frère et sa sœur.

Et à partir de cet instant, le chagrin s'est mué en horreur !

Deux ou trois jours après avoir appelé Antoine, j'ai reçu un coup de fil intrigant :

— Allo, madame Dumongel ?

— Oui...

— Madame Juliette Dumongel ?

— Oui, oui, bien sûr, ai-je répondu un peu agacée.

— Je me présente : Maître Viguières, avocat au barreau de Paris. Je représente les intérêts des enfants de monsieur Adrien Dumongel, votre époux. Je souhaiterais vous rencontrer dans les plus brefs délais.

— Ah, bon ! Pourquoi ?

— Permettez-moi madame, de ne pas m'entretenir avec vous de ce sujet par téléphone et c'est pour cela que je souhaite prendre rendez-vous rapidement. On pourrait se voir dans mon cabinet – toute discrétion y est assurée – et je me tiens à votre disposition au jour et à l'heure que vous choisirez.

C'était curieux. Il se montrait d'une latitude surprenante pour un avocat. J'ai donc essayé de prendre l'avantage en l'amenant sur mon terrain :

— Et si vous veniez à la maison ? Je ne sors plus beaucoup depuis que mon mari est malade.

Son ton était, alors, devenu plus sec :

— C'est tout à fait impossible madame. Nous avons des dispositions officielles à prendre et je dois vous rencontrer seule, en dehors de la présence de votre mari.

Après tout, rien ne m'obligeait à répondre à son injonction. Que pouvaient-ils me faire ? Que pouvait-il m'arriver ? J'étais chez moi. Je savais que mon mari avait fait un testament qui ménageait ses enfants et ne me lésait pas. Il me l'avait fait lire : sa fortune était équitablement répartie et la maison m'appartiendrait après sa mort.

J'ai réfléchi un moment sans répondre. A l'autre bout du fil ; maître Viguières attendait patiemment. Je me suis dit que les enfants voulaient très certainement voir leur père en dehors de ma présence – surtout Anaïs ! – et que leur avocat leur servirait d'intermédiaire. C'est lui qui fixerait le calendrier des visites. C'était humain et ce n'est pas parce qu'ils me haïssaient que j'allais les priver de leur père dans ses derniers moments.

Je me suis entendue dire :

— D'accord, je viendrai chez vous vendredi prochain à 15 heures. Pouvez-vous me donner l'adresse de votre cabinet ?

Il s'est empressé de me la donner alors que je me demandais déjà si je n'avais pas commis une grave erreur. Y avait-il un piège et où était-il ? Je ne suis pas tordue. Je me suis facilement convaincue que tout était OK. Mon argumentation était la bonne : les enfants d'Adrien voulaient le rencontrer en dehors de moi. Pourquoi ne pas leur accorder cette dernière satisfaction ?

Trois jours après, je me trouvais en bas d'un immeuble cossu du boulevard Raspail, presque à l'angle qu'il fait avec la rue de Rennes.

Maître Viguières m'attendait dans son bureau ; sa secrétaire m'a priée d'entrer dès que je me suis présentée. Il s'est levé, puis a contourné son bureau, la main tendue et l'air affable.

— Prenez place. Voulez-vous un café, un thé ?

— Non merci.

Tandis que ce court échange avait lieu, j'ai pu examiner les lieux. Le bureau était spacieux, le plafond en bois sculpté. Je n'aime pas car trop sophistiqué mais c'est incontestablement beau. Sa table de travail était bien rangée ; pas un papier ne traînait, seul un dossier cartonné jaune sur lequel était inscrit *Affaire Dumongel* trônait devant lui. Pourquoi *Affaire Dumongel* ? De quelle affaire pouvait-il s'agir ? Je n'avais rien à me reprocher et la situation me semblait claire comme de l'eau de roche. Alors pourquoi ? Pendant quelques secondes, je me suis troublée à la manière d'une personne qui se fait arrêter par des flics alors qu'elle n'a rien à se reprocher. Dans ces cas-là, on se sent toujours un peu coupable !

Les deux sièges des visiteurs étaient en cuir, avachis mais confortables. J'avais mis un tailleur strict et, en m'asseyant, j'ai tiré machinalement sur ma jupe. Maître Viguières était jeune, pas plus de trente-cinq ans. Il avait le look de ceux qui reluquent les jambes des filles, ce qui me met mal à l'aise ! Il n'a d'ailleurs pas manqué de poser les yeux sur mes jambes, regrettant sûrement que ma jupe ne remonte pas plus haut. Tous les garçons, quels que soient leur éducation, leur situation, voire leur âge, ne rêvent que de regarder sous les jupes des filles. Alors pourquoi met-on des jupes ? Vaste débat ! Ce vendredi, j'étais à cent lieues de réfléchir à cette question. Il me tardait que l'avocat aborde le sujet de notre réunion. Aussi ne laissant pas le silence s'installer je lui ai dit :

— Vous m'avez convoquée...

Il m'a coupé sur le champ :

— Je ne vous ai pas convoquée. J'ai souhaité que nous nous rencontrions...

— Si vous voulez mais dans quel but ?

— Non, j'insiste, la différence est importante. Entendons-nous bien, il ne s'agit pas d'une convocation. Vous êtes venue de votre plein gré et je vous en suis reconnaissant...

— Bon d'accord, mais le sujet ?

— Je vais y venir mais avant, je vais, si vous le permettez, faire un bref historique de la vie des enfants Dumongel. En 1992 vous êtes engagée comme médecin du travail pour les entreprises de Monsieur Dumongel. Tout de suite, il tombe sous votre charme.

Jusqu'alors, il menait une vie parfaitement harmonieuse avec sa femme et ses trois enfants...

— Je vous interromps, cela ne s'est pas passé comme ça ! Effectivement j'ai été engagé en 1992 comme médecin du travail mais nos relations n'ont commencé qu'en 1997, deux ans après son divorce et cinq ans après notre seule et unique rencontre jusqu'alors. En cinq ans, je n'ai vu monsieur Dumongel, en tête à tête, qu'une seule fois lors de l'entretien d'embauche. Sinon je l'ai croisé dans les réunions publiques du groupe. Trois à quatre fois par an, seulement ! Alors, vous voyez bien que l'on est loin de ce que vous racontez...

— Pour vous cela s'est passé ainsi. Pas pour lui, d'après son entourage. Il est tombé amoureux de vous dès qu'il vous a vue en 1992. Du jour au lendemain, la vie a changé au sein du foyer. Il s'est éloigné de sa femme et aussi de ses enfants. Ceux-ci ont très mal vécu cette période. Les liens se sont distendus et le problème était beaucoup plus sérieux pour les enfants que pour sa femme qui, je crois, s'est consolée dans les bras d'un autre. Le divorce en 1995 est tombé à pic pour le couple mais pas pour les enfants, surtout pour sa fille...

Nous y voilà, me suis-je mis à penser et il a poursuivi :

— Elle, Anaïs, s'est sentie lésée. Elle a vécu cette période comme un abandon sentimental de la part de son père. Elle avait espoir qu'il vous oublierait surtout qu'il ne s'est rien passé pendant deux ans. Elle a fini par croire que vous ne vous intéressiez pas à lui et qu'elle le retrouverait tôt ou tard. Aussi, quelle catastrophe lorsqu'en 1997, vous avez emménagé chez lui...

Toujours une façon particulière de voir les choses.

— ... Pour les garçons, c'est un peu moins clair mais ils abondent tous les deux dans le sens de leur sœur. Anaïs et André ne se sont plus rendus chez leur père et Antoine rapidement non plus...

— ... Ce n'est pas de ma faute. Je ne leur ai jamais fermé la porte...

— ... Certes, certes mais pour eux vous aviez envoûté leur père...

— ... pourquoi pas ensorcelé, tant que vous y êtes...

— ... Je n'irai pas jusque-là mais, en vous mariant avec lui en 2000, vous avez apporté un coup fatal à la relation père-enfants...

Alors, je me suis énervée :

— Vous ne pouvez pas imaginer que la vie commune, le mariage soient son propre choix. Pour vous, je suis une gourgandine, une intrigante, une destructrice de foyer. Vous pensez qu'Adrien n'a rien eu à dire... Vous pensez qu'il n'avait plus sa tête ? Vous croyez que c'est moi et... et tous mes arguments féminins, qui l'ont convaincu de me passer la bague au doigt...

Il s'est mis à sourire d'une façon déplaisante, fixant outrageusement mes cuisses, puis a ajouté :

— Je n'ai pas d'avis à donner. Je vous relate simplement l'état d'esprit des enfants...

— ... d'Anaïs...

— Pas seulement, d'elle mais des enfants ! Il est resté pensif un moment puis a repris : des enfants, des enfants ! Enfin pour en finir avec ce sujet, ils ont, tous les trois, j'insiste,

la sensation que vous leur avez pris leur père ces dernières années et maintenant qu'il est à l'article de la mort...

— ... quand même pas...

— Si vous voulez. Maintenant qu'il est très malade, ils souhaiteraient renouer avec lui...

— Cela me paraît tout à fait légitime !

Si j'avais su, je me serais mordue la langue au sang plutôt que de prononcer ses mots. Et j'ai poursuivi dans cette mauvaise direction

— Ils veulent le rencontrer en dehors de ma présence, c'est ça ?

— Exactement ! Vous êtes tout à fait perspicace et vous accepteriez ?

J'aurais dû devenir aphone à cet instant :

— Evidemment et comme je suppose que leurs calendriers sont difficilement compatibles, ils ont déjà déterminé des choix de jours et d'heures de visite...

— Décidemment, vous me surprenez. Je peux vous montrer leurs possibilités ? Tandis qu'il sortait du dossier une feuille imprimée.

J'ai pris le papier en murmurant :

— De toute façon, je ne vois pas ce qui pourrait faire obstacle.

— Vous avez raison. Cette feuille ne concerne que les quinze jours prochains ; pour le reste, on verra après. Je reprendrai contact avec vous.

Je n'ai pas vu le piège. Tout cela me semblait légitime et les horaires de visites étaient tout à fait logiques et non contraignants pour moi. Je n'avais plus qu'à convaincre Adrien de revoir ses enfants mais cela ne me paraissait pas trop ardu – le psychisme d'une personne change avec la maladie, surtout si elle est fatale – et plus qu'à aller me balader, un jour sur deux les après-midi de 14 à 17 heures.

Et puis, cet enfoiré d'avocat a rajouté :

— Je me félicite encore que nous ayons pu si bien nous entendre car j'aurai répugné de me servir de l'argumentation des enfants de votre époux...

Je n'ai pas compris l'allusion :

— Quelle argumentation ?

Faussement gêné, il a dit :

— Non, non, puisque notre accord est total...

— J'insiste, dites-moi quels sont ces arguments...

— Puisque vous insistez et il a poursuivi, reluquant encore mes cuisses, cela à trait, vous savez, à vos supposées relations extra conjugales. Mais je n'y crois absolument pas ; monsieur Montcoutié est un garçon très bien.

Je suis partie sans un mot !

Les enfants sont venus le surlendemain. J'en ai profité pour aller faire du lèche-vitrine. Je m'en suis lassée très vite. Je n'avais pas le cœur aux frivolités ! Mon mari s'affaiblissait, ses enfants... Pour la première fois, je me suis demandé quelle influence aurait Anaïs sur son père. Pouvait-elle changer quoi que ce soit ? Je ne détenais pas la vérité mais il me semblait que le meilleur accompagnement pour Adrien devait se dérouler chez lui, dans son cadre de vie. Mon mari avait décidé de ne pas se traiter ; c'était son droit et j'étais assez d'accord avec lui en toute connaissance de cause. Dans mon esprit, tôt ou tard, j'organiserai avec son médecin, une hospitalisation à domicile pour qu'il puisse finir sa



vie sans douleur et dans la dignité. Nous ne voulions plus en parler ni l'un ni l'autre mais je savais que c'était son souhait.

Lassée des magasins, j'ai passé une partie de l'après-midi assise sur un banc du parc Monceau au pied d'un splendide hêtre pourpre bordant l'allée de la Comtesse de Ségur. J'étais tellement bien que j'ai failli m'endormir malgré les cris des enfants et les courses incessantes des joggeurs. Les parcs et plus particulièrement celui-ci ont sur moi un effet apaisant. Les heures se sont écoulées et lorsque je me suis levée, j'étais certaine que les enfants d'Adrien étaient partis. Je suis sortie du jardin prendre le métro à la *station Monceau* en passant devant la rotonde, appelée aussi *pavillon de Chartres*, que je trouve hideuse. C'est une question de goût !

Lorsque je suis arrivée à la maison, j'ai trouvé Adrien un peu troublé. Je lui avais promis de ne pas poser de question, aussi ai-je murmuré :

— Ça s'est bien passé ?

— Oui, oui, a-t-il répondu sans autre commentaire.

J'ai mis ce trouble sur le compte des retrouvailles. Quarante-huit heures après, il avait la même gêne vis-à-vis de moi et cela dura une semaine.

La deuxième après-midi de visite, j'ai choisi d'aller au cinéma. J'étais persuadée que cela me distrairait. Au cinéma de la bibliothèque dans une des salles on redonnait *Paris, je t'aime*. L'année dernière, mes copines m'en avaient dit le plus grand bien. Je ne suis pas trop cinéma mais j'ai trouvé que ce film serait une bonne diversion à mes soucis. Je me suis décidée d'autant plus volontiers qu'elle y jouait un rôle. Cela faisait longtemps que je n'avais plus détaillé ses traits, sa silhouette. En temps ordinaires, je ne vais pas voir ses films non seulement parce que je ne fréquente pas les salles obscures mais aussi parce que j'en ai assez que l'on me parle d'elle ! En conclusion : bof !

Bof, pour le film ! Film à sketches, sans grand intérêt dont finalement on ne retient pas grand-chose. Paris mérite mieux ! Bof, pour notre ressemblance ! Je ne sais pas ce que les gens nous trouvent comme traits communs mais moi, en toute honnêteté, à chaque fois que je la détaille, je remarque plus de différences que de similitudes !

Je ne me souviens plus comment j'ai tué le temps lors de la troisième visite de ses enfants, mais je me rappelle bien ce qu'Adrien m'a annoncé le soir :

— Je rentre, demain à l'hôpital Américain.

J'en ai eu le souffle coupé. Je n'ai pu que balbutier :

— Pourquoi ?

— Il paraît qu'il existe un nouveau traitement qu'ils sont les seuls à utiliser.

— Mais le professeur B... de Beaujon...

Au moment où je disais ces quelques mots, je savais que mon argumentation était plus que faible. Pendant ma vie professionnelle, j'ai appris que tout cancéreux se rattache à n'importe quelle attente, fut-elle dénuée de tout fondement et ceci quel que soit son intelligence ou son niveau de culture médicale. C'est pour cela que les médecins qui, suivant les règles imposées, annoncent à un malade qu'il n'a aucune chance de guérir ont tout faux. Le malade se rattachera toujours à un infime espoir même si celui-ci est distillé par un charlatan. A l'hôpital Américain, il ne s'agissait pas de charlatan – ça j'en suis certaine – mais probablement de jeunes cancérologues manipulant des molécules

nouvelles au cours de protocoles expérimentaux. Les malades ou les familles signent presque toujours ces protocoles ! Dans le cas d'Adrien, je supposais que les enfants avaient dû contacter un tel oncologue qui avait probablement dit que le professeur X était un peu vieux et dépassé et que, eux, à l'hôpital Américain avaient...

— C'est une nouvelle chimio... Il paraît que B... n'est plus trop dans le coup...

La messe était dite et il a poursuivi son raisonnement, le même que celui de n'importe quel malade lambda refusant d'être condamné, par la médecine moderne, à une mort prochaine. Je n'avais plus qu'à acquiescer et même me montrer optimiste alors que tout mon être voulait lui crier qu'il ne remettrait plus les pieds chez nous. Peut-être avaient-ils raison, peut-être avais-je tort ? La chimio ne le guérirait pas mais prolongerait son temps de vie très certainement. A quel prix ? Ça nul ne pouvait le dire. Ce dont j'étais certaine c'est qu'Adrien ne reviendrait plus chez lui.

Avant le repas – notre dernier – pendant que, plein d'espoir, Adrien regardait et commentait à voix haute une émission politique sur une chaîne de CanalSat, je suis montée dans notre chambre faire sa valise et pleurer sans retenue.

Le lendemain, je l'ai accompagné en voiture et je dois avouer qu'en faisant son bulletin d'entrée, une rengaine tournait dans ma tête : « Et, si malgré tout... ? Et, si pour lui... ? » Un peu à la manière d'un joueur de loto qui espère tirer le gros lot.

J'ai vite déchanté !

*« Seigneur Jésus-Christ, Dieu fait homme, tu veux que la dignité d'enfant de Dieu soit reconnue à chacun. Donne-nous de respecter la personne humaine, dès sa conception ou en fin de vie, malade ou bien portante, handicapée ou valide. Seigneur, nous te prions !*

*— Seigneur, nous te prions ! »*

Il ne peut pas mieux tomber le curé maigrichon aux grosses lunettes avec sa prière universelle : respect, dignité de la personne humaine ! Il ferait mieux d'accélérer les choses. La fin d'Adrien pouvait-elle être considérée comme digne ? Et moi, avais-je eu droit au moindre respect ?

Adrien a été installé dans une belle chambre individuelle sans lit d'accompagnant. Le médecin a fait sa visite dans l'heure qui a suivi l'admission afin de nous expliquer le programme. La cinquantaine, élégant sans ostentation, poli, respectueux et donnant l'impression d'être à l'écoute, il nous a exposé le plan de soins. Tous les matins, Adrien subirait une radiothérapie ciblée avec de la chimiothérapie. Les soins se termineraient vers midi et les visites seraient alors autorisées jusqu'à vingt heures. Ce programme était prévu au départ pour un mois, ensuite il nous informerait des modalités pour le mois suivant qui, bien entendu, dépendraient des résultats du traitement. Tout cela me paraissait correct. Peu de temps après le départ du médecin, la surveillante est passée dans la chambre pour nous exposer le côté pratique des choses. Jusque-là rien d'anormal, sauf qu'elle était accompagnée de maître Viguières qui, pendant la présentation de la surveillante, en profita pour me déshabiller des yeux. On était en été ; il faisait chaud et, de retour des régions nordiques, je m'étais revêtue d'une jupe légère et courte et d'un

chemisier légèrement décolleté. Je n'étais pas provocante mais je suppose que le dessin de mon corps sous la fine toile devait l'exciter !

Une fois qu'elle eut tourné les talons, maître Viguières a pris la parole :

— Je crois, madame que vous avez bien fait de surmonter votre animosité envers la famille de votre époux – c'était moi qui devenait l'agresseur, un comble ! – et d'accepter l'hospitalisation suggérée. Maintenant, il faut définir le planning des visites compte tenu de notre arrangement antérieur.

Tout cela était débité devant Adrien et c'est à ce moment que j'ai senti le piège se refermer. Et pour finir, il m'a proposé de venir voir mon mari, un jour sur deux, les mardi, jeudi et samedi, les autres après-midi étant réservés à ses enfants ! Je n'ai rien pu dire devant l'absence de réaction d'Adrien. Je n'ai pu qu'admettre. Quand nous nous sommes retrouvés en tête à tête, Adrien a même trouvé que l'arrangement était une bonne chose : je serais moins esclave de son hospitalisation !

Très vite l'état général de mon mari s'est dégradé. J'avais eu malheureusement raison mais il essayait d'y croire. Chacune de mes visites était une torture pour moi. Il attendait de lire dans mes yeux un vent d'optimisme. Je jouais la comédie. Y croyait-il ? Je repartais de l'hôpital toujours plus désespérée. Anaïs passait régulièrement ; ses fils, je n'en sais trop rien. Adrien ne me racontait pas ses têtes à têtes avec sa fille mais ses visites lui faisaient incontestablement plaisir. Au bout de quinze jours, aucune amélioration n'a été constatée. Au contraire, Adrien était de plus en plus mal : il arrivait à peine à se lever et ne se nourrissait plus. Personne, ni le médecin ni la surveillante, n'a pris la peine de m'informer de la poursuite du traitement. Je suppose que la décision avait été prise avec l'assentiment d'Anaïs. Le troisième mardi, Adrien m'a montré un tuyau qui sortait de son ventre :

— On m'a mis ça hier pour me nourrir. Ils l'ont posé sous endoscopie, je n'ai rien senti.

Même lui, mon mari, m'avait caché, lors de ma visite du précédent samedi, la programmation de cette intervention. J'étais mise à l'écart de tout, de tous. Je n'étais bonne qu'à lui tenir la main et lui faire croire à un avenir possible. Je remplissais mon rôle du mieux que je pouvais, abandonnais tout pouvoir aux enfants et déprimais un peu plus chaque jour que durait son agonie.

Au bout d'un mois et demi, le traitement fut abandonné hormis la morphine dont les doses furent progressivement augmentées.

Adrien est mort dans la nuit du samedi au dimanche. Personne ne m'a avertie !

Le lundi en milieu de matinée, juste avant que j'appelle l'hôpital pour prendre de ses nouvelles, j'ai reçu un coup de fil de maître Viguières :

— Votre mari est décédé, dimanche à deux heures du matin. J'ai cherché à vous joindre dans le courant de l'après-midi sans succès...

J'avais coupé mon téléphone portable ! Ce dimanche, j'avais décidé de me changer les idées. Le matin, je n'avais pas appelé le service, pour la première fois depuis qu'Adrien était hospitalisé. J'avais passé l'après-midi du samedi avec mon mari et en le quittant je ne l'avais trouvé ni mieux ni pire. J'étais loin d'imaginer que dans la nuit il s'éteindrait. Le service de nuit n'avait pas cru bon de me prévenir. Je suppose que des ordres avaient été donnés par Anaïs.

Le dimanche matin, je n'ai pas essayé de joindre le personnel soignant, car si en semaine on pouvait, le plus souvent, avoir quelqu'un d'informé au bout du fil en quelques minutes, le week-end, il fallait passer par un central automatique et c'était un véritable chemin de croix. J'ai donc renoncé, juste ce jour, à taper 1, puis 2, puis étoile, voire dièse...

J'ai pris ma voiture et me suis rendue à Versailles où j'ai passé la journée. J'ai fait la visite du château, des châteaux de Trianon et du domaine de Marie-Antoinette, des jardins. La totale, quoi ! Et avec un audio-guide. C'était une découverte ! Depuis que j'étais parisienne je n'avais jamais fichu les pieds à Versailles. Mille fois Adrien s'était proposé de m'y emmener, mille fois nous avons été empêchés. Je dois dire que la découverte de ces stigmates prestigieux de la royauté m'ont fait, un moment, oublier mon mari et nos malheurs. Après le spectacle des grandes eaux, en milieu d'après-midi, j'ai repris ma voiture et je suis retournée à Paris dans le flot des encombrements sans pour autant ré-allumer mon téléphone. Je ne suis pas rentrée chez moi. J'ai dîné dans une brasserie, boulevard des Capucines, puis j'ai fait la queue au théâtre de la porte Saint Martin dans l'espoir d'acheter une place. Avec Adrien, nous allions assez souvent au spectacle mais rarement nous allions voir une pièce de boulevard. Adrien avait un goût prononcé pour l'opéra. Il m'a initiée à Mozart, Verdi, Rossini... tant et si bien que, depuis qu'il m'a quittée, chaque année, je renouvelle mon abonnement à *Bastille*. Je ne me souviens plus de la pièce qui se jouait mais j'ai réussi à rire de temps en temps. Je me suis couchée vers une heure du matin après avoir fait un dernier tour de Paris by night. Et le lundi matin en me réveillant, je me suis aperçue que mon téléphone était toujours sur off.

Un blanc s'est installé et j'ai murmuré :

— Ma batterie était déchargée.

L'avocat a continué :

— L'enterrement aura lieu mercredi à 11 heures en l'église Saint-Sulpice et ensuite il sera inhumé au cimetière du Montparnasse où la famille a un caveau...

J'ignorais totalement que la famille avait un caveau au cimetière du Montparnasse. A croire que, même en étant passée devant le maire, je ne faisais pas tout à fait partie des Dumongel ! Par ailleurs, le choix de Saint-Sulpice me surprenait. Adrien, certes baptisé et élevé dans la religion catholique, n'était pas du tout pratiquant. De plus, il n'était pas très amateur d'orgues ! Comment les enfants avaient-ils obtenu de faire dire l'absoute dans ce monument qu'est Saint-Sulpice ? Mystère ! Fallait-il des recommandations !

— ... Les enfants de votre mari se sont occupés de toutes les formalités et, à ce propos, ils souhaiteraient ne pas vous avoir, à leurs côtés, au premier rang, pendant la cérémonie. Je suis certain que vous comprenez leurs désidératas. Il n'est pas question de vous interdire d'assister aux obsèques...

Il n'aurait plus manqué que ça !

— ... mais d'établir un ordonnancement qui convienne à tous. Pour les condoléances, la famille se tiendra sur le parvis et vous suggère de recevoir les vôtres à l'intérieur près de l'autel, une fois que le cercueil aura été enlevé. Ceci peut être annoncé par le maître de cérémonie des pompes funèbres. Qu'en pensez-vous ?

J'étais abasourdie. Je n'en pensais rien. Ils avaient tout prévu. Qui connaît Saint-Sulpice peut comprendre qu'au pied de l'autel, personne n'aurait eu l'idée de chercher l'épouse éplorée. Il ne me restait qu'à me soumettre.

J'ai dû murmurer un vague acquiescement car ne me laissant pas la parole, il m'avait dit : — Parfait, parfait. Nous avons affaire à des gens raisonnables. Donc, à mercredi !

J'étais exclue. Je n'avais plus rien à faire ni à Saint-Sulpice ni au cimetière. J'ai fui !

Il est étrange de constater le parallélisme entre ces deux cérémonies, celle de 2007 et celle d'aujourd'hui : dans les deux, je n'y ai pas ma place. Mais il y a quatre ans, j'avais pris la décision la plus sensée ! Je n'avais pas assisté ! Qu'est-ce que je fiche ici, à Saint-Laurent, en cette fin août 2011 ?

J'ai repris ma voiture, le jour même et je suis allée passer quatre jours en Sologne, téléphone coupé. J'ai trouvé une auberge sympathique à partir de laquelle je me suis promenée à pied des heures durant. Les paysages de marécages et de bois m'ont lavé la tête. J'avais emporté mon appareil photo et j'ai, à peu près, mitraillé tout ce que je voyais sans discernement. J'étais prise d'une frénésie numérique qui a fait partie de ma thérapie. Je suis rentrée à Paris le jeudi. Sans passer par chez moi, je me suis rendue au cimetière du Montparnasse. Là, j'ai questionné un gardien rondouillard, au parler typiquement titi parisien :

— Vous ne pouvez pas vous tromper, ma petite dame, il est à la 11<sup>e</sup> division. C'est juste à côté de la première division au centre du site. Vous verrez la tombe de Serge Gainsbourg. Elle est facile à trouver car elle est pleine de fleurs. C'est la plus fleurie ! Une fois que vous y êtes, vous longez à gauche la première division et vous êtes arrivée. Pour que ce soit plus facile cherchez la tombe de Garnier, vous savez Charles Garnier, l'architecte de l'opéra, la sépulture de monsieur Dumongel est tout juste à côté. Dites-moi, madame, vous ne seriez pas Juliette B...

— Non, non, l'ai-je coupé. Je suis madame Dumongel.

Visiblement, il était fan des célébrités et si j'avais été l'autre, je crois, qu'il en aurait parlé pendant cent ans.

— Dommage, mais vous lui ressem...

Sans attendre j'ai tourné le dos et avancé à grands pas vers le centre du cimetière.

J'ai trouvé facilement la tombe de mon mari et je n'ai rien ressenti ! Ce n'était rien pour moi. Des fleurs qui commençaient à faner ; une pierre tombale grise et froide. Je ne me suis pas recueillie, j'ai encore moins prié ; je ne me suis pas baissée pour nettoyer la tombe. Je suis restée comme une statue, un monument funéraire, immobile, impassible, insensible. L'insensibilité fait-elle partie de mon moi profond ? Je l'ignore mais je ne le voudrais pas ! Je n'arrive même pas à y croire. Et pourtant ! Il doit y avoir forcément quelque chose.

Normalement, dans les films sentimentaux américains, c'est à cet instant que les enfants du défunt arrivent et tombent dans les bras de la veuve éplorée. Tout le monde pleure et s'embrasse et on entend une chouette chanson de jazz. Il ne s'est rien passé de tel. Je suis

partie, n'ai plus jamais mis les pieds au cimetière du Montparnasse et, à l'heure actuelle, je n'ai toujours pas de nouvelle des enfants d'Adrien.

Ils m'ont trainée devant la justice pour essayer de dénoncer le testament. Ils ont perdu le procès. Point final !

La prière est dite. Quelqu'un a-t-il réellement prié un jour pour Adrien ?

Pas moi : je ne crois plus.

## Chapitre 5 : Madeleine...

— Si vous le voulez bien, après la prière universelle, nous allons dire, tous ensemble, le *Notre Père*.

Décidemment, on n'en a pas terminé ! Le curé maigrichon de Saint-Laurent tient à sa cérémonie ! Il ne va rien nous épargner.

« *Notre Père qui es aux cieux...* »

Je suis certaine que s'ils existent, les cieux, bien sûr, il doit y être, le mien de père. Il le mérite cent fois. Pas simplement parce qu'il pratiquait et appliquait sa foi mais aussi pour tout ce qu'il a fait pour nous, sa femme et ses enfants, avant et après sa mort. Sans lui, je n'aurais jamais été médecin !

Car tout avait démarré avec :

— Il n'est pas question que tu fasses médecine : nous n'en avons pas les moyens !

Madeleine avait imposé son dictat ! Je ne ferai pas médecine.

Je venais d'avoir mon Bac et je tentais d'oublier ce garçon, ce Kévin qui m'avait chamboulé le cœur. Cela ne pouvait pas mieux tomber ! La psychologie de ma mère, à mon égard, a toujours été parfaitement appropriée. Elle aurait pu me dire : « On va voir, on va réfléchir. Faire des études prolongées revient cher, etc. » Non, elle avait tout simplement décidé de mon avenir avec une seule phrase : « Il n'est pas question que tu fasses médecine : nous n'en avons pas les moyens ! »

J'avais réussi mon Bac, pas aussi brillamment que je l'avais imaginé, mais quand même plutôt confortablement et elle m'avait balancé ça le soir quand j'étais rentrée me préparer pour faire la fête avec mes amis. Encore une blessure gravée dans ma mémoire ! Je sortais de la douche ; j'étais en peignoir de bain devant la glace essayant de me confectionner le plus beau maquillage qui soit, histoire, qui sait, de séduire un garçon au moins aussi beau que Kévin. Je ne l'avais pas oublié mais j'essayais de me convaincre qu'il existait pour moi dans ce bas monde un être bien plus merveilleux que lui. La méthode Coué, quoi ! Alors, pourquoi pas ce soir ?

J'ai suspendu mon geste et regardé Madeleine dans la glace :

— Que dis-tu ?

Le visage fermé, celui qu'elle prend quand il est inutile d'essayer de percer sa carapace, elle a poursuivi :

— Tu as bien entendu, je ne peux pas assurer tes études de médecine. Sur le plan financier c'est impossible. Il faut que tu songes à faire autre chose. Je ne t'en ai pas parlé avant pour ne pas te perturber dans ton travail mais maintenant il faut que tu le saches avant de t'inscrire en faculté...

Je suis restée interdite, le crayon au coin de l'œil et puis j'ai murmuré :

— Tu ne veux pas que l'on en reparle demain à tête reposée. Là, je me prépare...

Et comme un couperet qui s'abat, Madeleine a dit :

— C'est inutile d'en reparler. Je ne changerai pas d'avis. Creuse-toi les méninges pour prendre une autre orientation : infirmière, comptable, secrétaire... Il y a bien d'autres métiers. Réfléchis !

Et elle est sortie de la salle de bain. Si elle m'avait coupée la tête le résultat n'aurait pas été pire.

Je suis restée face à la glace et progressivement la colère a pris possession de moi. Je n'avais pas de peine, encore moins de tristesse mais j'étais de plus en plus furieuse. Je n'ai donc pas pleuré et, après quelques minutes d'inertie, j'ai continué à me maquiller avec rage. J'étais bien décidée à sortir, à m'amuser, à m'envoyer en l'air éventuellement et à lui régler son compte dès le lendemain. Je n'allais pas lui tordre le cou, il ne faut pas exagérer mais j'allais trouver quelque chose qui lui clouerait le bec – si possible pour longtemps – et qui lui ferait dire, avec très mauvaise grâce, bien sûr :

— Je suis d'accord pour que tu t'inscrives à la fac de médecine. On va se débrouiller.

J'ai fini de me préparer en quatrième vitesse et fui la maison comme si le diable était à mes trousses.

La soirée s'est déroulée de la façon la plus pitoyable qui soit. Très vite, je me suis mise à boire, mélangeant les alcools ; très vite, j'ai été malade, semi comateuse et vomissant tripes et boyaux ! Heureusement que la fête se passait chez une amie dans une grande villa sur les hauteurs de Saint-Loup, là où la ville s'adosse aux collines de garrigue et de pins qui courent jusqu'à Cassis. Il y a trois ans, un grand feu parti de Carpiagne, vaste plateau dominant Cassis, a ravagé cette sauvage région ne s'arrêtant que dans le jardin des villas de cette périphérie de Marseille. Les habitants du quartier n'ont eu la vie sauve que grâce à l'efficacité des pompiers qui se sont battus toute la nuit contre les flammes. J'ai lu le récit de leurs exploits dans la presse parisienne, c'est dire ! Si je remontais aujourd'hui sur les hauts de Saint-Loup, je ne reconnaitrais pas grand-chose. Il faudra du temps avant que les collines ne reverdissent ! Donc, les parents de mon amie avaient installé des matelas par terre dans les quatre chambres afin qu'aucun des participants ne reparte en voiture. On m'a couchée sur l'un d'eux près des toilettes. Le matin, une terrible gueule de bois a fait de moi un zombi céphalalgique et dépressif. Bonne à rien, même pas à aider la maîtresse de maison, je me suis enfuie à pied. J'ai descendu l'impasse et regagné le village de Saint-Loup par un chemin long et tortueux, baptisé chemin des Prud'hommes. Là, j'ai pris un bus jusqu'à *Dromel*, puis le métro jusqu'au centre-ville. J'ai erré une bonne partie de la matinée pour finir devant un café noir sur le Vieux-Port. Puis j'ai émergé progressivement de cet état post libation et j'ai alors réalisé que la sentence de Madeleine était définitive ! Je n'avais aucun argument pour la faire changer d'avis. Pour finir, je me suis mise à chialer dans ma tasse. Cela n'a pas dérangé grand monde ! Une jeune fille, échevelée, la tête en vrac, sanglote à une terrasse de café en plein centre-ville et tout le monde s'en fout ! Heureusement d'ailleurs car je crois que j'aurais été très agressive si quelqu'un s'était penché sur mon sort, même si ce quelqu'un avait été un beau jeune homme.

Luc ! Luc, tu étais toujours là quand j'avais besoin de toi et cette fois encore c'était toi mon sauveur !

Quand j'ai pu aligner deux-trois pensées cohérentes, je me suis décidée à appeler mon frère pour lui faire part de ma détresse. J'ai attendu 13 heures pour le faire, me souvenant que le plus souvent, il préférerait, plutôt que de déjeuner avec ses condisciples, regagner son studio pour mettre en ordre ses notes. Coup de chance, il était au bout du fil. Je lui ai



dit ma détresse ; il a écouté sans un mot, puis quand mon monologue fut terminé, il m'a dit :

— Passe à la gare prendre un billet pour Paris. Il y a un train couchette vers 22 heures. Essaie d'en dégouter une, ensuite passe à la maison faire une valise pour quatre-cinq jours. Je m'occupe de ton logement à Paris ; on se verra ce week-end. J'ai une perm. : ça tombe bien. Ne fais rien d'autre. J'appelle maman et toi tu me rappelles vers 18 heures pour me dire si tu as ta place. Maintenant, je raccroche parce que je suis à la bourre. Ne t'inquiètes pas, on va arranger ça. Bisous.

Luc était en deuxième année de *Polytechnique*, pensionnaire à Palaiseau avec le statut d'officier. Comme tel, il bénéficiait d'un studio sur le campus mais je savais qu'il ne pouvait (ou ne voulait) pas recevoir qui que ce soit chez lui, même pas sa sœur. Alors comment comptait-il faire pour me loger ? J'ignorais tout de Palaiseau et de *Polytechnique* et c'est plus tard que j'ai appris que le campus était situé dans cette banlieue sud depuis que l'école avait été délocalisée en 1976. Avant, elle se trouvait, en plein centre de Paris, près de Saint-Germain. Les bâtiments anciens abritent maintenant un ministère de la recherche ou quelque chose comme ça, je crois.

Feu mon mari, Adrien adorait venir déguster la moussaka d'un Grec de *La Mouffe* et c'est comme cela que j'ai appris à mieux connaître ce quartier. Car nous ne faisons pas que dîner rue Mouffetard, nous arpentons la montagne Sainte-Geneviève ! Il avait le chic pour me faire découvrir le Paris insolite, celui que ne peuvent pas voir les touristes derrière leur guide toujours pressé. C'est au cours d'une de ces promenades, main dans la main, qu'il m'avait montré, près du lycée Henri IV et de la tour Clovis, ancien clocher et seul vestige de la chapelle abbatiale de Sainte-Geneviève, le bâtiment austère de *l'école Polytechnique* avant qu'elle ne soit déménagée. Lui seul était capable de me faire remarquer l'opposition de style entre d'un côté la raideur militaire des murs de *l'école Polytechnique*, la solennité de son portique, l'ordonnancement de sa cour d'honneur et, de l'autre côté, le gothique flamboyant du clocher de l'église et les vieilles maisons pittoresques de la rue Saint-Etienne-du-Mont.

J'ai agi comme il me l'avait demandé et je me suis retrouvée dans le *Mistral*, occupant une couchette du haut dans un compartiment à quatre. Les trois autres personnes étaient des femmes, heureusement ! J'étais dans un tel état psychologique que je pense que je n'aurais pas supporté la proximité d'un mâle et de son trop plein de testostérone. Je suis allergique au côté macho, roulades de mécanique, plus beau que moi tu meurs. Non seulement ce n'est pas la façon de me séduire mais cela me donne des boutons. Je suppose que si l'un d'entre eux s'était trouvé dans le même compartiment que moi, j'aurais eu droit à toute sa panoplie de coq avéré. De toute façon, j'ai dormi toute habillée. En fait, excitée par l'attrait de la nouveauté, je n'ai pas dormi du tout bien qu'épuisée par la soirée précédente. C'était la première fois que je voyageais en train de nuit ; c'était la première fois que je montais à Paris. Les trois autres bonnes femmes, probablement des habituées, ont dormi jusqu'à notre arrivée en gare de Lyon, au petit matin.

Sur le quai une magnifique blonde de vingt-cinq ans environ m’attendait. Quand j’avais rappelé Luc, il m’avait simplement dit : « une personne t’attendra sur le quai ; c’est une amie... » Et à la question :

— Comment la reconnaîtrais-je ?

Il m’avait répondu,

— C’est elle qui te reconnaitra !

Et en effet, cette fille s’est précipitée vers moi :

— Luc m’a donné une photo de vous. Vous êtes sa sœur Juliette, c’est ça ?

— Oui, c’est bien moi.

— Vous êtes très belle ! Bien plus que ce que Luc m’avait annoncé. Bon, moi c’est Morgan. Vous allez venir habiter chez moi. J’ai un petit appartement dans le quartier Saint-Germain. Il y a deux chambres. Je suis une amie de Luc...

— ...

Et devant mon air interrogateur, elle a poursuivi, en riant :

— Pas sa petite amie. Une amie simplement. Je suis gouine...

J’ai dû avoir l’air totalement ébahi car elle a éclaté de rire :

— Ne vous inquiétez – ou plutôt ne t’inquiète pas car on va se tutoyer, cela sera plus simple – tu ne risques rien. Je vis en couple ; je suis très fidèle. Claire, ma compagne est absente pour quelques jours. Elle est dans sa famille en Bretagne. Je ne peux pas m’y rendre avec elle. Ils sont plutôt homophobes. Ils ne savent pas que leur fille est lesbienne et qu’elle vit avec moi. Bon, ça n’a pas d’intérêt pour toi. Ce que je veux dire c’est que tu ne me déranges pas. Si Claire était là... Ce serait pareil, d’ailleurs. Pourquoi je te raconte tout ça ? Et avec le débit d’une mitraillette elle a poursuivi : Luc n’est disponible que ce week-end ; en attendant, ces deux jours, tu vas visiter Paris. Je ne peux pas t’accompagner car je travaille mais je t’ai concocté un petit périple.

Elle habitait rue de Seine. Après m’avoir installée, elle m’a laissé un programme de visite pour la journée que j’ai suivi scrupuleusement. Rien que du très classique : les bords de Seine, le Trocadéro, la Tour Eiffel. A 17 heures je devais aller la chercher dans un magasin de prêt à porter du 8<sup>ième</sup>, rue Duras pratiquement à l’angle qu’elle fait avec la rue du Faubourg Saint-Honoré. Elle y exerçait la fonction de conseillère de vente ! Vendeuse est un terme trop vulgaire dans un tel établissement. En arrivant, elle m’a présentée à toutes celles qui travaillaient là, gérante comprise et, surtout, m’a fait essayer deux ensembles jupe-chemisier, bien trop chers pour moi. Toujours le sourire aux lèvres, mutine, elle m’a dit :

— Je suis certaine qu’un jour tu t’habilleras ici.

Bien plus tard, après m’être mariée avec Adrien, je suis venue fouiner dans ce magasin et, déçue, je l’ai trouvé ringard et démodé. Morgan n’y était plus. L’enseigne avait-elle vieilli et perdu pied dans le monde sans pitié de la mode ? A dix-sept ans, n’étais-je qu’une petite gourde provinciale découvrant un autre univers ? Je ne sais pas mais ce qui m’avait paru exceptionnel en 1982 ne l’était plus vingt ans après.

Après ces essayages, elle m’a prise par le bras pour me mener aux Champs Elysées, en passant par l’avenue Marigny. Plus que la Tour Eiffel, vue et revue en photos et films, ce sont eux qui m’ont occasionné mon premier choc parisien ! Depuis cet instant magique,

j'ai gardé un faible pour cette avenue d'autant que, dans le tourbillon qu'a été ma journée, j'ai pratiquement oublié et la médecine et le dénommé Kévin. Puis, elle m'a conduit au *Drugstore Publicis*, tout à côté de l'Etoile et, sans rien me demander, a commandé deux thés. Je crois que je n'ai jamais totalement réalisé. Je vivais un rêve et Morgan en était la fée. Facile ! Le souvenir de ces quatre jours dans la capitale reste unique dans ma mémoire et c'est à ce moment-là que l'inconscient d'une petite marseillaise a décidé, qu'un jour, elle vivrait à Paris.

J'ai continué à planer jusqu'au samedi de vestiges en monuments, de palais en musées, de sites en églises ; tout était incroyable. Le soir, elle m'amenait dîner dans de petits restaurants à la mode où il fallait faire la queue pour trouver une chaise sur un coin de table avant de déguster des mets hors du commun, au milieu d'une foule bigarrée et joyeuse.

Luc m'avait donné rendez-vous au jardin des Tuileries. En le voyant, ma joie fut immense car mon frère était tout pour moi mais ce sentiment fut aussi terni parce que je reprenais contact avec la réalité. Le rêve était fini, il fallait atterrir.

Nous nous sommes assis sur un banc et j'ai tout de suite attaqué :

— Madeleine...

— Stop ! Stop, *bi-moche* ! Stop ma petite *bi-moche*. D'ailleurs, t'y es de plus en plus moche. Il va falloir que je te cloître et hilare, a continué :

— Et nonne, ça ne te dit rien, nonne ? Nonne, ça ferait plaisir à papa s'il était toujours là et moi, je serais tranquille. Plutôt que médecin, voilà une bonne idée ; je n'aurais plus besoin de m'inquiéter de ta mocheté...

— Arrête, arrête, je t'en prie, ai-je supplié ; puis plaisantant à mon tour, j'ai ajouté :

— Je pourrais être médecin et porter le voile comme ça personne ne verrait ma mocheté mais maman...

Tout d'un coup sérieux, il m'a coupé :

— Il n'y a pas de maman ni de Madeleine : tu vas faire médecine et point final...

— Mais...

— Laisse-moi parler. Le 12 novembre, tu vas avoir dix-huit ans et tu seras majeure. Maître Gérard, notaire à Marseille, va t'appeler pour te dire que tu bénéficies d'un legs de papa pour tes études. Ce legs n'est pas négligeable mais ne suffirait pas. Les médecins, vous gagnez tard votre vie. Vous vous faites juste un peu d'argent lorsque vous pouvez faire des remplacements ou quand vous êtes interne. Soit dans cinq ou six ans, si tout se passe bien pour toi. C'est là que j'interviens. J'ai reçu le même legs pour mes dix-huit ans et je ne l'ai pas entamé grâce à ma solde d'officier. A l'X, les élèves français ont un statut d'officier, tu le sais. Ce n'est pas le Pérou mais c'est correct d'autant que je vis sur le campus à Palaiseau et que je ne dépense rien. J'ai un boulot d'enfer ; je ne sors pas ; je n'ai pas de femme et donc pas de besoins. Je vais donc te prêter ce pécule et tu me le rendras plus tard. Peut-être servira-t-il pour mes futurs enfants ? D'accord ?

— Non je ne peux pas...

— Stop *bi-moche*, il n'y a rien à dire. Il n'y a pas de discussion et c'est comme ça que tu vas faire. Papa aurait aimé que cela se passe ainsi. Est-ce que tu sais que j'ai un uniforme

d'apparat avec un bicorne et une épée ? Tous les élèves ingénieurs en possèdent un qui est spécifique à l'X. On le porte pour les cérémonies militaires et d'autres manifestations comme le bal. Il faudrait que tu me voies...

— Papa aurait été très fier de toi...

A son évocation, l'émotion nous a étreints et j'ai versé ma larme. Pour Luc ce fut juste. Il a vite repris le dessus en me donnant ses directives :

— Tu vas rentrer à Marseille demain, t'inscrire à la fac et prendre une chambre à la cité U. Tu vas aller voir Gilles Bertrand, à la coopé de la fac – c'est un pote – il te trouvera un logement. C'est un peu la combine mais à Marseille... Bon, enfin tout est OK. Je me suis déjà occupé de tout. La cité U, c'est assez drastique...

— Je m'y ferai...

— OK, alors tout baigne. Je vais parler à maman...

— Elle n'est pas au courant ?

— Ben, non. J'attendais ta réponse. Dernière chose : il faut que tu réussisses sinon je passerai pour un charlot mais j'ai confiance en toi, tu vas travailler. Un conseil, tu devrais t'enlaidir pour ne pas avoir une nuée de futurs médecins autour de toi ou, alors, mets-toi à la colle avec l'un d'entre eux, si possible grand et fort pour qu'il soit capable d'éloigner les autres...

Tout ça avec un grand sourire !

— Tu es quand même trop belle, *bi-moche* ! J'ai un peu les foies pour quand tu seras à la fac. Enfin, tant pis, on verra bien. En attendant je vais te faire visiter un peu le Paris culturel, parce que je suppose qu'avec la miss Morgan ça a dû être fringues, frou-frou et futilités ! Et pour commencer : Le Louvre.

Et nous avons passé un week-end super, retrouvant notre complicité d'enfants. Le dimanche soir, je reprenais le train de nuit avec un moral au zénith. Le compartiment était vide et j'ai pu dormir tout le trajet. La suite s'est déroulée telle que Luc l'a décrite avec tout de même une petite nuance ! Petite nuance, pas si petite pour moi parce qu'elle allait conditionner le restant de mon existence.

En retrouvant Marseille, le lundi matin j'ai commencé à effectuer les formalités d'inscription à la fac. Je ne sais pas comment cela se passe maintenant mais à mon époque, dans les années 80 c'était un véritable parcours du combattant et de fait, j'ai mis plus de quinze jours avant d'avoir ma carte d'étudiant. Par contre, grâce à la débrouillardise du dénommé Gilles Bertrand, la location du studio s'est révélée être un jeu d'enfant. Le premier juillet j'emménageais dans un vingt-cinq mètres carré avec en tout et pour tout un matelas, une chaise et une table ! Madeleine qui me faisait la tête depuis mon retour de Paris m'avait généreusement autorisée à prendre mon matelas et ma table de travail. Elle désapprouvait l'idée de Luc mais n'osait pas aller contre. Dans un magasin discount j'ai acheté un petit réchaud, un mini réfrigérateur et quelques ustensiles de cuisine. J'étais enfin prête pour la grande aventure. J'ai passé le mois de juillet à chercher un job d'été et au moment où j'allais arrêter de courir à droite et à gauche, le gérant d'un bar de la Pointe Rouge m'a proposé de faire serveuse, six jours sur sept, de vingt-deux heures à deux heures du matin, heure de fermeture. Ce boulot était, comme on

peut facilement l'imaginer, épuisant, sous-payé et non déclaré ! Mais je n'avais rien d'autre.

Antoine P. le gérant, la quarantaine bedonnante, le cheveu rare et gominé comme une star italienne, se croyait irrésistible. Avec son bagout à deux sous, il draguait tout ce qui portait jupon et bien entendu j'ai dû faire face à ses attaques mais je dois avouer que cela n'avait pas duré. Devant mon refus ferme de céder à ses avances, il a cessé toute manœuvre. Il est un de ces garçons qui ne se fixent pas et qui passent de bonne fortune en bonne fortune sans se retourner. Pour eux, un refus fait partie des aléas sans plus. Aussi par la suite nos relations furent celles d'employée à patron, aimables, parfois détendues mais jamais intimes. Il ne savait rien de moi ; je ne savais rien de lui ! Deux autres filles étaient aussi serveuses mais pas aux mêmes horaires que moi. J'étais seule de vingt-deux heures à deux heures du mat avec Antoine P. et un barman et – j'allais oublier ! – un plongeur comorien, probablement encore plus mal payé que moi, qui arrivait à je ne sais quelle heure par la porte de derrière, faisait son boulot et partait en même temps que nous, à la fermeture, sans prononcer autre chose qu'au revoir ! Antoine P. chaque samedi soir, nous donnait, de la main à la main, au comorien et à moi, une poignée de billets. C'était notre salaire hebdomadaire invariable, tel qu'il avait été fixé à l'embauche. Il n'y avait pas à discuter même si le boulot s'était éternisé ou si nous faisions terrasse comble ! Quant aux pourboires, je devais en remettre trente pour cent à Antoine P. qui devait soi-disant les restituer au comorien. C'était la règle pour tous les serveurs et barmen ! A prendre ou à laisser !

« ... *Car c'est à toi qu'appartiennent : le Règne, la Puissance et la Gloire...* »

Le *Notre Père* est presque terminé. Le curé, aux grosses lunettes en écaille noire, en a bientôt fini avec sa cérémonie. Ce n'est pas trop tôt car je me demande toujours ce qui m'a pris de m'installer au fond de cette église et d'assister à cette absoute. Enfin, personne ne fait attention à moi. Je suis certaine que ceux qui m'ont vue, ont pensé que j'étais une de ces bigotes en mal de rites funéraires qui se sent investie d'un devoir de prières quel que soit le défunt.

Au premier rang, les deux jeunes femmes se tiennent enlacées. La jeune blonde au chignon, qui est près de l'allée centrale et qui, de ce fait, est la plus proche du cercueil, semble bien mal en point. Sa voisine à la magnifique crinière noir-de-geai, celle qui..., lui fait office de tuteur. Elle n'est certainement pas moins affectée mais donner du réconfort, montrer sa dignité contribue souvent à surmonter son propre chagrin. Elle prend son rôle à cœur, plus tard, elle risque de craquer. Que puis-je faire ? Rien, rien. Elle ne sait même pas que j'existe !

Vivement que je reprenne le train pour Paris et que je regagne mon cocon.

Puissance et gloire, je ne sais pas (et je ne crois pas) mais Règne : oui. Oui, Antoine P. régnait sur son bar en despote sympathique. Si les employés respectaient les horaires et ne rechignaient pas à la tâche, alors tout allait bien ; sinon gare aux engueulades et aux brimades. A partir d'une heure du matin nous n'étions plus que lui et moi en salle car le bar se vidait peu à peu et rares étaient les nouveaux clients qui venaient s'installer au

comptoir prendre un p'tit dernier. De temps en temps, un poivrot patenté, le plus souvent sans un sou, tentait de m'intimider pour avoir encore un verre d'alcool. Antoine P. le mettait dehors sans violence et même avec un certain tact. Il nous arrivait aussi de commander un taxi pour raccompagner un client incapable de prendre son véhicule. Antoine P. grand seigneur, surtout s'il s'agissait d'un habitué, offrait de temps en temps la course. C'était moi qui étais chargée d'appeler le taxi, copain de classe d'Antoine P. qui m'avait dit en me donnant sa carte : « Voilà, tu appelles Marius à ce numéro et il répond toujours présent. Si par malheur, y peut pas, c'est son cousin, taxi lui aussi qui fait la course. Donc, no problémo ! »

Un samedi de fin septembre, le *Mistral* s'était levé et avait considérablement rafraîchi l'atmosphère. Tout le monde était rentré tôt et à une heure, nous étions seuls, Antoine P. et moi (et bien sûr le comorien dans l'arrière-boutique). Un client bien éméché ne voulait pas quitter le bar. Ce type de la cinquantaine n'était ni violent ni revendicatif mais obstiné. Tous les détails de cette soirée restent ancrés en moi. Il est des moments de la vie pour lesquels, sans effort, tout revient. Jusqu'à la couleur du costume du bonhomme. Il était beige clair et c'était un costume léger en lin. Sa chemise était jaune paille !

J'avais senti qu'Antoine P., ce soir-là, n'aurait pas la patience de convaincre le bonhomme. Il les avait à l'envers, pour je ne sais quelle raison et avait une furieuse envie de mettre la clé sous la porte avant l'heure de fermeture.

Je me suis assise sur un tabouret à côté du client et j'ai demandé à Antoine P. de me servir une pression. Le client a, alors, balbutié :

— C'est... c'est m'tournée. A moi patron... remettez un whisky. J'offre la bière à la petite... da... demoiselle et... et vous ?

Antoine P., renfrogné, a fait ce que le client lui a demandé sans prononcer le moindre mot. J'ai instantanément sauté sur l'occasion :

— D'accord, merci bien, monsieur mais après on va se coucher.

— En... ensemble ?

Je l'ai regardé, surprise et constaté qu'il était hilare. Saoul et rigolard ! Je me suis mise à rire à mon tour et j'ai poursuivi :

— Sûrement pas, vous de votre côté et moi du mien. D'ailleurs je ne sais pas ce que vous pourriez faire...

Il a, alors, explosé d'un rire monumental et, de longues minutes après, lorsqu'il a pu baragouiner quelque chose, m'a dit :

— Super... bien... bien... répondu. Je suis... suis plus... bon... à rien. Et haranguant Antoine P., patron... un taxi... s'il vous plait...

Et sur ses dernières paroles, il s'est enfilé, cul sec, son dernier verre.

C'était gagné !

Antoine P. qui n'attendait que ça, a pris le téléphone, a appelé Marius et s'adressant à moi :

— C'est son cousin qui vient, je vais voir José dans l'arrière-boutique, prends ces billets pour le cousin. C'est moi qui paye la course.

J'ai attendu dix minutes. Pendant ce temps Antoine P. et le comorien sont partis. J'avais hérité des clés et Antoine P. en me les donnant m'avait dit :

— Tu peux faire la fermeture, s'il te plait, je suis vanné et profite-en pour te faire ramener par le cousin, vu où le monsieur habite, il peut te laisser en chemin...

— C'est pas la peine.

— Si... si... je... lui... dirais... on va la... raccompagner...

Le client a fini par s'endormir, attablé au comptoir, la tête posée sur ses bras croisés.

La scène est toujours intacte.

Je finissais le rangement. J'étais de dos à la porte. J'ai su que celle-ci allait s'ouvrir avant même que le carillon se mette à sonner et une voix dire :

— Bonsoir, je suis le taxi.

Dans certains films de science-fiction on voit le héros vivre dans un espace-temps précédant la réalité de quelques secondes et de ce fait, il se trouve dans un état de conscience modifié, un état de précognition. C'est exactement ce qui s'est passé pour moi cette nuit-là. Bien plus tard, lorsque j'ai tenté d'expliquer à Kevin mon ressenti du moment, il m'a affirmé qu'il en avait été de même pour lui. J'ai pris l'apparence de celle qui était émerveillée par cette simultanéité mais j'ai gardé des doutes. Ne voulait-il pas, tout simplement, me faire plaisir ? Ne tentait-il pas de s'auto persuader ?

Moi j'ai su qu'il était derrière la porte du bar avant qu'il ne la pousse !

Kévin !

Lui ! Enfin lui ! Le *Notre Père* s'est achevé sur un *amen* retentissant. On approche de la fin.